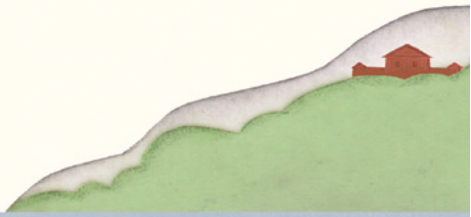
Loïc JACOB • Chun-Liang YEH

# D'une rive à l'autre

## aventure interculturelle des éditions HongFei Cultures



HONGFEI

# D’une rive à l’autre

aventure interculturelle des éditions HongFei Cultures

Couverture : illustration de Sophie Roze

© HongFei Cultures 2012
Champs-sur-Marne, France
www.hongfei-cultures.com

ISBN : 978-2-35558-055-0
Imprimé en France

Pour obtenir une copie électronique de cet ouvrage :
adresser votre demande à loic.jacob@hongfei-cultures.com

La plupart des articles publiés ici l'ont également été sur
blog-de-hongfei-cultures.hautetfort.com

# Sommaire

préface 4

**1. édition interculturelle pour la jeunesse** 6

**2. regard chinois sur…** 28

**3. dialogue des cultures** 38

**4. des ouvrages-clefs** 52

en guise de conclusion 72

annexe 74

remerciements 78

# préface

> Elle tourna les yeux vers les naissantes étoiles. […] La route de chacune est tracée et chacune trouve sa route. Elle ne saurait en changer sans en distraire aucune autre, chacune étant de chaque autre occupée. Et chacune choisit sa route selon qu'elle *devait* la suivre ; ce qu'elle doit, il faut qu'elle le veuille, et cette route, qui nous paraît fatale, est à chacune la route préférée, chacune étant de volonté parfaite.
>
> André Gide, *Les nourritures terrestres*.

Fin 2008, nous avons eu le plaisir d'être invités à partager une journée avec les lecteurs bénévoles de l'association Lire et faire lire en Meuse. Une année après la création des éditions HongFei Cultures, on nous offrait ainsi une première occasion d'exposer nos motivations et intentions d'éditeurs.

Fêtant ses dix ans, Lire et faire lire en Meuse nous convie à une nouvelle rencontre. Nous recevons cette invitation comme une marque de confiance et d'intérêt qui honore notre maison d'édition et nous sommes heureux d'y répondre par notre présence au côté de ceux qui font vivre l'association et passer la lecture auprès des enfants.

En signe de reconnaissance et de remerciement, nous avons souhaité réaliser ce livret à l'attention de nos amis lecteurs. Nous y rassemblons les pensées et réflexions qui, depuis près de cinq années, nourrissent notre parcours d'éditeurs. On y trouvera, organisés en quatre points, des éléments relatifs aux trajectoires de la maison d'édition et de ses créateurs ainsi qu'aux trajectoires croisées des cultures chinoise et française. Composé d'articles publiés sur le blog des éditions HongFei Cultures ou d'interviews auxquelles il nous a été donné de répondre, ce recueil a pour ambition de témoigner d'une route tracée en cohérence, selon une volonté singulière, libre et vaste comme l'est l'horizon pour un grand oiseau en vol ou pour un enfant lecteur.

Avec nos vœux chaleureux pour un très bon anniversaire à l'association Lire et faire lire en Meuse et à ses membres.

Loïc JACOB et Chun-Liang YEH, éditeurs
Champs-sur-Marne, juin 2012

# 1

# édition interculturelle pour la jeunesse

*Créer une maison d'édition n'est pas qu'affaire de tempérament et de la constance. Il revient à ceux qui ambitionnent d'entrer dans le jeu de l'offre éditoriale, de définir une proposition singulière et créative, dotée d'une identité claire et capable d'amener à elle des lecteurs qui ne l'attendent pas.*

## Portrait des créateurs

Voyageur entre les cultures, **Chun-Liang Yeh** est né à Taiwan d'où il part après avoir suivi un double cursus scientifique et littéraire à l'université. Vivant en France depuis vingt ans, il a exercé le métier d'architecte à Paris et effectué un séjour universitaire à Oxford pendant deux ans. Connaisseur des littératures chinoise, anglaise et française, il a signé la traduction en chinois de divers ouvrages dont *Les Paradis artificiels* de Baudelaire (éd. Faces Publishing, Taipei 2007). Nourris de la tradition littéraire chinoise, ses récits s'ouvrent à des sujets contemporains et universels. Son expérience de la création et sa rigueur le destinent à conduire les projets comme directeur artistique de la maison.

De son enfance, **Loïc Jacob** garde un goût pour les lectures, la musique et les rencontres. Diplômé de Philosophie du droit et d'Anthropologie religieuse, il a enseigné à l'université comme historien du droit, avant d'assurer la direction des études dans un établissement d'enseignement supérieur privé à Paris. Il donne ensuite un autre sens à ses activités professionnelles : il a beaucoup lu, ri et enseigné ; désormais, il lira beaucoup, rira toujours mais publiera des livres pour la jeunesse. Sa sensibilité française, conjuguée avec celle chinoise de Chun-Liang Yeh, permet de faire dialoguer les deux cultures chez les artistes et d'inviter les jeunes lecteurs à une expérience sensible de l'Autre.

# Retour sur le parcours de Chun-Liang Yeh [1]

**Kochipan –** *Pouvez-vous vous présenter, et préciser comment vos pas vous ont guidé de Taïwan vers la France ?*

**Chun-Liang Yeh –** Arrivé en France pour mes études en 1992, je suis éditeur de livres jeunesse depuis bientôt quatre ans, et auteur depuis trois ans.

Je suis né et ai grandi à Taïwan, une île à l'est du continent chinois. J'ai passé mon enfance à Kaohsiung, une grande ville portuaire dans le sud du pays. Le paysage maritime a très tôt éveillé en moi l'envie de partir en voyage vers des pays lointains.

Dès que j'ai appris à lire et à écrire, j'ai compris intuitivement que c'est avec les mots que je pourrais voyager vraiment loin, plus loin que le bout du monde, dans le cœur des gens.

A l'université de Taïwan, j'ai été formé aux littératures européennes, celle anglaise en particulier. Cette formation m'a également conduit à apprendre le français et à envisager ultérieurement un séjour en France. Les jeunes Taïwanais étaient nombreux à partir pour prolonger leurs études et acquérir une expérience dans un pays étranger, leur destination préférée étant les États-Unis. J'avais alors envie de découvrir la France et l'Europe, moins bien connues à Taïwan à l'époque.

**K –** *Comment vous est venue l'idée de mettre en place une maison d'édition de livres jeunesse prenant pour base la culture chinoise ?*

**CLY –** Après plusieurs années de travail dans un cabinet d'architecte à Paris, j'ai eu une occasion de collaborer avec une société de consultants et de réaliser de beaux livres sur l'architecture pour un éditeur basé en Chine. Cette expérience m'a permis d'imaginer une nouvelle façon de travailler qui mobiliserait mieux ma culture d'origine.

---

1 Extrait d'une interview de Chun-Liang Yeh réalisée par Dimitri Desmé, en mai 2011, pour le site internet *Kochipan* (http://www.kochipan.org), dédié aux échanges culturels entre la France et les pays d'Asie.

Avec mon meilleur ami Loïc Jacob, nous avons entrepris de construire un projet culturel autour du livre et de la culture chinoise. Des visites dans des salons du livre en Europe et en Chine nous ont convaincus de la pertinence d'une nouvelle proposition éditoriale pour les jeunes lecteurs en France. Nous allons inviter le public français à une expérience sensible de la Chine sans que les clichés soient un passage obligé. Mais plus généralement nous souhaitons accompagner le jeune public, par nos publications, dans la découverte de l'Autre comme une source de beauté et un chemin vers plus de liberté.

image extraite de *L'Autre Bout du monde* (HongFei 2011), ill. Sophie Roze

## Nommer la maison

À quoi comparerais-je la vie flottante d'ici-bas ?
À un grand oiseau en vol effleurant la terre enneigée.
L'oiseau s'envole à l'est, à l'ouest, à sa guise
Sans s'attacher à ses empreintes fortuites.

SU Dongpo 蘇東坡, XI$^{ème}$ siècle

*HongFei* 鴻飛 signifie « Grand oiseau en vol » en chinois. *Cultures* signale l'intention interculturelle des fondateurs de la maison d'édition.

## « Dessiner » la maison

Le logo des éditions HongFei Cultures est né d'une rencontre des cultures : à partir d'un dessin d'oiseau chinois, et à l'aide d'un manuel sur le design graphique rapporté de Birmingham à l'occasion d'un déplacement en Grande-Bretagne pour le salon du livre de Londres.

D'un dessin d'oiseau, les Chinois en ont fait un caractère. Ci-dessous, une évolution longue de cinq mille ans résumée en six étapes.

En échos à l'oiseau et en référence au sceau chinois, la création du logo des éditions HongFei Cultures.

# Tracer la ligne éditoriale [2]

## *1) Texte d'ailleurs, images d'ici*

Dès la création de HongFei Cultures, sa démarche et son expérience se caractérisent en quatre mots clefs : « Texte d'ailleurs, images d'ici ».

*Proposer un texte venu d'*ailleurs *aux jeunes lecteurs : un défi ?*

La lecture de tout texte, comme pratique, relève d'une discipline qui implique un apprentissage par lequel on acquiert, avec méthode, des outils pour apprécier la qualité (ou son absence) d'une œuvre écrite. Ces outils simples, à la portée de tous, permettent au lecteur de prendre du plaisir au texte. Il y voit, par exemple, que l'intérêt d'un récit ne se réduit pas à son intrigue, mais qu'il tient aussi – et surtout – au talent de l'auteur qui, avec son art et son humanité, crée des scènes et des personnages singuliers et convaincants.

La lecture d'un texte venu d'une autre culture n'exige pas un apprentissage plus avancé que cela, à condition que l'éditeur réussisse à prendre quelques précautions dans la présentation des textes qu'il choisit de publier. D'abord, il doit veiller à ce que l'esprit et le ton du texte originel soient transmissibles et effectivement transmis. Les égarer en cours de route reviendrait finalement à faire perdre « son âme » à l'œuvre. Ensuite, il doit veiller à ce que le lecteur ne tombe pas dans le piège d'idées reçues. La tentation est grande de voir l'Autre comme intrinsèquement différent (le goût de l'exotisme) ou comme un miroir de soi (le choix d'ignorer ce qui dérange par sa différence). Comme éditeur, on souhaitera toujours accompagner les lecteurs au-delà de cette tentation pour goûter au plaisir de l'esprit et du ton d'un auteur étranger. Dans le cas des éditions HongFei Cultures, nous nous aidons en cela des images créées « ici ».

---

2 Les 24 et 25 juin 2009, à l'invitation de Mme Sophie Cornu, les éditeurs de HongFei Cultures ont participé à l'Université d'été de la littérature pour la jeunesse de l'Institut International Charles Perrault, à Eaubonne (Val d'Oise) en animant deux ateliers respectivement intitulés « La lecture autrement » et « Récits de voyages éditoriaux ». Cette présentation est directement inspirée de ce qui y fut exposé.

*Le rôle à faire jouer aux images créées « ici », dans cette lecture*

Entre un texte d'auteur chinois et le jeune public français, HongFei Cultures favorise la naissance d'images originales créées en France pour que chacun puisse, s'il le souhaite, voyager avec plus de liberté entre les cultures.

Lorsque, avec un texte de notre choix, nous consultons un illustrateur en France, nous cherchons une expression plastique, un esprit et un ton qui nous paraissent correspondre à la nature et la subtilité de l'œuvre écrite. Accompagné par l'éditeur, l'illustrateur concerné devient alors LE premier lecteur du texte en français. Sa « lecture juste » est la condition préalable pour une authentique création, loin d'images convenues.

Le lecteur sera ensuite invité à marcher sur les pas de l'illustrateur d'*ici* dans la lecture d'un texte d'*ailleurs*. L'illustrateur devient un éclaireur et un compagnon sur le chemin de la découverte de l'Autre et de l'Ailleurs.

## *2) Deux cultures, une maison*

Comment HongFei Cultures s'inscrit-elle et se caractérise-t-elle dans le paysage de l'édition française pour la jeunesse ?

*La création d'une entreprise culturelle*

La création des éditions HongFei Cultures est un projet culturel. Elle vise, d'une part, à encourager la publication de livres et, d'autre part, à inviter le jeune public de France à l'expérience d'une culture autre par la littérature illustrée, la culture chinoise étant une source primordiale d'inspiration du projet.

Mais elle n'en est pas moins un projet d'entreprise. Il appartient donc à ses responsables de concevoir une offre adaptée aux demandes – énoncées ou suscitées – des lecteurs et d'assurer l'équilibre budgétaire de l'exploitation par la vente des publications. En effet, indépendamment de son contenu culturel, le livre est un produit industriel et une marchandise qui n'échappe pas aux règles de la concurrence. Celle-ci peut aussi bien décourager la conception de livres qui sortent des sentiers battus, qu'elle peut conduire à toujours viser la qualité des publications. Aux éditeurs de choisir !

*Imaginer des livres remarquables pour les enfants en France*

Une grande partie des livres portés jusqu'aux lecteurs bénéficie en cela du travail de « passeurs », les prescripteurs et médiateurs. C'est particulièrement vrai lorsqu'il s'agit de livres pour enfants. Libraires, bibliothécaires, enseignants, chroniqueurs, journalistes, membres d'associations, etc., tous s'attèlent à repérer et recommander aux lecteurs les livres qui, parmi ceux très nombreux paraissant saison après saison (env. 9000 par an, en jeunesse), leur semblent justifier leur implication.

Dans ce contexte, pour exister, les livres doivent être remarqués, et donc remarquables, en apportant du nouveau dans leurs forme et esprit, sans nécessairement devenir inclassables.

HongFei Cultures a cherché son équilibre dans cette *libriodiversité* :

- par son travail éditorial : son catalogue présente des textes d'auteurs venant de la belle tradition littéraire chinoise au grand public qui, sans être sinophile doit pouvoir recevoir ce que ces albums ont à offrir ;

- dans sa proposition : elle veut rendre possible une « transmission créative » entre « grands » et « petits », parents et enfants. Elle n'ignore pas le besoin et le souhait des parents de transmettre un corpus ou une culture et des valeurs à leurs enfants ; mais elle croit aussi en la capacité et la volonté des parents de transmettre et partager bien plus que des histoires déjà acquises et toujours répétées : par exemple à travers les notions d'intérêt pour l'inconnu, de joie de la découverte, de relation à l'autre telles qu'on les trouve dans les textes publiés au catalogue des éditions HongFei Cultures.

*S'inspirer de la culture chinoise et faire sens pour le public en France*

Une expérience n'est pas une évasion, ni une connaissance livresque. Elle est un moment vécu qui transforme le regard.

Certains livres proposent une « expérience de lecture » qui s'appuie principalement sur une imagerie chinoise aisément reconnaissable (peinture traditionnelle, traits de visage, vêtements ou mobiliers caractéristiques, etc.). On parlera ici de code visuel. Mais alors l'histoire est-elle vraiment chinoise ? Ou ne l'est qu'en apparence ? Il ne suffit pas d'habiller un héros

ou de le baptiser d'un prénom chinois pour en faire le protagoniste d'une histoire chinoise. L'habit ne fait pas le moine.

La culture chinoise a mille facettes. Celles qui nous intéressent pour notre travail d'éditeur sont celles que la Chine a singulièrement cultivées par rapport à d'autres civilisations[3]. Ce ne sont certes pas les mieux connues et les plus faciles à partager. Mais ce sont celles qui permettent de toucher au cœur des réalités de l'Autre, de sa conception du monde, et donc celles qui permettront de le comprendre et de vivre avec lui. Par exemple, l'idée que l'humanité s'y conçoive toujours à partir d'« êtres en relation » les uns avec les autres et non d'individus différenciés – et distanciés. Ou encore celle de la transformation permanente et silencieuse du monde regardée comme source de liberté, de beauté et de joie, et non d'angoisse.

Nous savions et avons constaté que, sans nécessairement habiller ses personnages de robes chinoises, un artiste pourrait parfaitement exprimer les émotions simples, profondes, concrètes et justes qu'on trouve dans un texte d'un auteur chinois, et qu'il saurait les communiquer aux jeunes lecteurs en France. Lorsque ce défi est relevé avec succès, ce sont d'abord les enfants qui en profitent, mais avec eux tout autant leurs parents (et c'est tant mieux pour la « transmission créative » évoquée plus haut), et pourquoi pas même les Chinois qui pourraient un jour découvrir cette part de leur héritage culturel sous ce nouveau jour.

3 Voir plus loin les exemples évoqués au chapitre « Regard chinois sur… »

# Textes d'auteurs chinois

HongFei Cultures publie, à destination des jeunes lecteurs, des textes d'auteurs chinois. Cet aspect soulève quelques interrogations récurrentes chez ceux qui les rencontrent.

### *1)* « Est-ce un conte traditionnel chinois ? »

Parmi les questions les plus fréquemment posées, il en est une très symptomatique : « Vous publiez des contes traditionnels ? »

« Conte traditionnel » : l'expression évoque, dans l'esprit de la plupart des lecteurs, la double idée de l'authenticité et de la permanence. Si une histoire édifiante est répétée de génération en génération, c'est la preuve qu'elle correspond à la conscience collective ou au génie d'un peuple, qu'elle est « fiable » et qu'il est donc pertinent de s'y référer lorsqu'on veut acquérir une « connaissance » de la culture de ce même peuple. Cependant, se rapporter au « conte traditionnel » revient souvent aussi à exclure toute idée d'auteur – et donc de « génie individuel » – et à s'attarder principalement sur l'objet transmis, souvent vecteur de stéréotypes, plus que sur l'œuvre.

Certaines des histoires publiées chez HongFei Cultures possèdent une structure de narration proche de celle des contes très connus et appréciés en Occident (situation initiale / crise / quête / résolution). Mais, chaque récit publié (qu'il s'apparente ou pas au conte) est d'abord présenté en tant qu'il est un « texte d'auteur ».

Plusieurs raisons sont à l'origine de ce choix d'éditeur. Contentons-nous, ici, d'en évoquer une majeure :

Dans son avant-propos des *Contes du mandarin* [4], Elisabeth Lemirre signale qu'un conte emporte le lecteur dans un monde autre, par un effet d'extravagance fort d'une sagesse très visible. Or, ce que les éditions HongFei Cultures souhaitent partager avec leurs lecteurs ne se définit pas comme intrinsèquement « extravagant » ni n'est destiné à porter une morale édifiante. Au contraire, les sujets et personnages des récits beaux et

4 Éd. Philippe Picquier, 2007.

profonds que nous présentons aux lecteurs en France, et qui peuvent parfois les troubler, font généralement partie des choses « ordinaires » de la vie d'un Chinois ou même de n'importe quel homme. Et ce sont le regard et l'art des auteurs qui transforment ces moments de la vie en une œuvre extraordinaire à contempler, dont on jouit, enfants comme adultes, en France comme en Chine. Au-delà d'une histoire, ce sont ce regard et cet art que les éditions HongFei Cultures tâchent de mettre en valeur.

Cette démarche nous permet de guider le lecteur vers une création incarnée, le texte portant en témoignage les pensées et les émotions d'un auteur qui, une fois son acte de création achevé, s'en détache. A la différence d'un conte « agissant sur » l'émotion d'un auditeur par l'intrigue et les effets de la narration, le lecteur est ici invité à « faire un pas vers » le texte, et à le reconnaître comme le lieu de résonnance d'une émotion vécue. C'est ce qu'on appelle l' « empathie [5] » – être capable d'émotion pour l'émotion d'un autre.

L'une des plus grandes satisfactions, depuis la création des éditions HongFei Cultures, est de constater dans les bibliothèques, les écoles et sur les salons que les enfants ne s'intéressent pas uniquement aux intrigues des contes. Ils sont tout à fait capables – et désireux – de faire ce pas vers un texte, pourvu que celui-ci leur propose de partager une expérience [6] sensible.

Publier pour les enfants des textes d'auteurs est une manière de les accompagner dans le développement de leur sensibilité aux mots justes. Peut-être que, marchant sur les pas des auteurs, ils parviendront à leur tour à « verbaliser » une expérience avec justesse et élégance, pour eux-mêmes et pour les autres. Dans tous les cas, c'est aller plus loin dans l'exploration de ce monde.

Voilà pourquoi HongFei Cultures propose la lecture de textes d'auteurs chinois, classiques ou contemporains, rarement publiés en France jusqu'ici, tout au moins en littérature jeunesse, plutôt que des contes dits « populaires » et/ou « traditionnels », eux très présents dans la production éditoriale de livres pour la jeunesse.

---

5 Voir plus loin l'article « L'Empathie », p. 30
6 Voir plus loin l'article « L'Expérience », p. 33

### *2) Créations originales et tradition littéraire*

Comme auteur, Chun-Liang Yeh se voit régulièrement demander : « Vous vous inspirez de contes traditionnels ? » Directement liée à la question précédente, celle-ci permet d'aller un peu plus loin.

Presque systématique dans les rencontres de Chun-Liang avec le public, cette question est plus rarement posée à un auteur français. C'est qu'en effet, concernant ce dernier, le public connaît peu ou prou le corpus littéraire, dans son contenu comme dans ses styles, qu'il a en commun avec lui. Partant de là, il lui est assez aisé d'apprécier par lui-même, sans interroger l'auteur, la part de tradition littéraire et la part d'originalité qui nourrissent la création singulière qu'il tient en main.

Face à un auteur chinois, un lecteur non spécialiste de la littérature chinoise n'est pas préparé pour cette appréciation. Il n'a pas eu accès à la plus grande part de l'héritage culturel et littéraire de cet auteur chinois, et n'est donc pas en mesure d'identifier la singularité de l'œuvre de l'auteur par rapport à la tradition qui l'a nourri. Par ailleurs, ce lecteur français a souvent grandi en entendant parler, presque « mythiquement », des contes chinois…

Malgré cette difficulté, le lecteur, lorsqu'il connaît la nature de toute activité d'écriture, peut faire une supposition sans trop risquer de se tromper : il y a tout à la fois de la création et de la tradition au sein des textes publiés par HongFei Cultures. D'abord parce qu'il est impossible pour quiconque veut toucher un public par ses écrits de ne faire que répéter ce qu'il a entendu ailleurs. Même une simple traduction implique beaucoup de créativité de la part du traducteur. Ensuite parce qu'il est bien peu crédible de prétendre avoir tout inventé. Il faut avoir entendu et prononcé des mots d'amour dans la vie pour en imaginer dans les histoires.

### *3) La littérature et la langue chinoises*

Bien entendu, on ne prétendra pas présenter une tradition littéraire plurimillénaire en quelques paragraphes. Nous renvoyons plus volontiers les lecteurs curieux à l'ouvrage de référence de Jacques Pimpaneau, *Anthologie*

*de la littérature chinoise classique*[7], où le lecteur trouvera un aperçu détaillé de textes et de critiques littéraires, par genre et par période.

À la marge de cette présentation magistrale, nous invitons ici le lecteur à prêter attention à un aspect particulier de la création littéraire en Chine, comme on s'intéresse à la structure d'un pinceau, la texture d'un papier ou encore aux gestes d'un peintre lorsqu'on étudie et apprécie la peinture chinoise.

Ce qu'on entend par « littérature chinoise » renvoie à l'ensemble des textes littéraires écrits en langue chinoise, laquelle est radicalement différente de celles connues et pratiquées en Occident. Elle se reconnaît en particulier par les caractères (ou groupes de caractères) pris dans un jeu combinatoire riche en potentiel poétique. En outre, sa grammaire est lâche et il arrive fréquemment qu'un même mot s'emploie ici comme un nom, là comme un verbe, et ailleurs comme un adjectif.

Comment les œuvres nouvelles naissent-elles dans cette tradition littéraire ? D'abord par la lecture d'autres œuvres antérieures et majeures, qui forge le regard et la sensibilité d'un auteur. À charge alors, pour lui, d'utiliser cette langue pour porter une expression inédite qui lui permettra toutefois de se faire comprendre de ses contemporains. En effet, c'est en puisant dans les meilleurs textes, restés vivants au-delà des millénaires, qu'un auteur chinois crée son langage pour partager avec ses lecteurs un univers singulier, d'une grande précision, d'une belle justesse, et doté d'une véritable puissance d'évocation et d'émotion.

Mais en réalité, il n'est pas besoin de connaître et pratiquer la langue chinoise pour se faire une idée du lien étroit qui existe entre le renouvellement perpétuel d'une langue ancestrale, d'une part, et l'existence pérenne d'une tradition littéraire dans le monde moderne, d'autre part. On parlera volontiers ici d'un processus d'actualisation de la langue.

Pour bien comprendre ce processus, nous pouvons nous référer à un texte limpide et éclairant, non pas d'un Chinois mais de Charles Baudelaire, dans lequel le grand auteur décrit la maîtrise par un jeune Anglais (Thomas de Quincey, 1785-1859) de ce processus, rapportée à la langue grecque :

7 Éd. Philippe Picquier 2004

*De très bonne heure il se distingua par ses aptitudes littéraires, particulièrement par une connaissance prématurée de la langue grecque. A treize ans, il écrivait en grec ; à quinze, il pouvait non seulement composer des vers grecs en mètres lyriques, mais même converser en grec abondamment et sans embarras, faculté qu'il devait à une habitude journalière d'improviser en grec une traduction des journaux anglais. La nécessité de trouver dans sa mémoire et son imagination une foule de périphrases pour exprimer par une langue morte des idées et des images absolument modernes, avait créé pour lui un dictionnaire toujours prêt, bien autrement complexe et étendu que celui qui résulte de la vulgaire patience des thèmes purement littéraires.*[8]

### *4) Un auteur chinois s'exprime-t-il comme un auteur français ?*

Les œuvres d'auteurs chinois, même contemporaines, répondent à certaines « caractéristiques » qui les inscrivent dans une tradition littéraire et les distinguent de textes produits ailleurs. Ainsi en va-t-il, par exemple, de la récurrence et du rythme de la narration, tous deux très représentatifs d'autres manières de regarder le monde et d'exprimer ce qu'il inspire à celui qui le regarde.

La récurrence : des auteurs chinois, dont quelques uns des plus grands poètes de l'histoire littéraire chinoise tels LI Bo 李白 et LI Shangyin 李商隱, sont extrêmement habiles dans l'emploi répété de mêmes mots dans leurs compositions. Un lecteur français, peu familier de cet art de la récurrence et plus habitué à manier les synonymes, pourrait s'étonner de la « pauvreté » du vocabulaire de ces poèmes pourtant considérés comme la fine fleur de la littérature chinoise. Or, pour un lecteur chinois, le principe de récurrence devient vite une source importante de son plaisir et une évidence du talent de l'artiste.

En effet, l'apparition d'un même mot, par exemple pour désigner un état, une humeur ou une chose, à deux endroits différents de la composition,

8 Charles Baudelaire, *Les Paradis artificiels*, part II « Un mangeur d'opium ».

parfois avec une variation, n'est pas regardée comme une répétition. En effet, un auteur chinois ne rend pas nécessairement compte d'un changement d'état ou d'humeur par la substitution d'un mot à un autre, mais plutôt par la transformation du contexte entre la première et la deuxième apparition du mot « répété ».

Le rythme : lorsqu'il apparaît qu'un auteur chinois conduit sa narration sur un rythme inhabituel pour un lecteur français, il peut s'agir d'une expression propre à l'auteur (en tant que créateur singulier), comme d'une expression généralement partagée par des auteurs (en tant que créateurs de langue chinoise inscrits dans un univers culturel commun). Sur ce point, la relecture des textes publiés chez HongFei Cultures donne parfois lieu à des échanges intéressants avec notre relectrice Sophie Harinck. En effet, parfois, lors de sa relecture d'une traduction en français de textes d'auteurs chinois que nous soumettons à sa correction, elle nous fait remarquer qu'à tel moment de la narration il devrait y avoir un changement de paragraphe quand à tel autre au contraire, deux paragraphes pourraient être réunis en un seul. Pourtant, le plus souvent, la traduction qui lui est présentée est fidèle, dans la forme, à la création de l'auteur, aucun remaniement de cette nature n'étant intervenu entre le texte originel en chinois et sa transcription en français. Ce simple exemple fait apparaître que les rythmes de lecture ne sont pas les mêmes d'une littérature à une autre, d'une culture à une autre et qu'un rythme inhabituel interpelle le lecteur, et peut même, quelquefois, troubler sa lecture : là où le lecteur français s'attend à un arrêt, l'auteur chinois avance ; et là où le lecteur français s'attend à une continuité, l'auteur chinois marque une pause.

Ces deux exemples de la récurrence et du rythme ne constituent aucunement une liste exhaustive. Ils sont cités à titre d'illustration : en publiant des textes d'auteurs chinois, nous sommes constamment confrontés à ces problématiques. Il s'agit ici de la question cruciale de la traduction dans une langue étrangère : il faut toujours rester vigilent au respect de la création de l'auteur, tout en veillant à ne pas rompre brutalement avec les pratiques et usages du lecteur. Mais c'est là le devoir de tout éditeur consciencieux.

## L'élargissement de l'offre comme une éclosion

En mai 2010, Umberto Signoretti, bibliothécaire et animateur du site internet *Chine des enfants* [9], nous proposait de répondre à trois questions dont une relative à l'élargissement de notre catalogue.

**Chine des enfants –** HongFei Cultures a maintenant fait sa place dans le paysage éditorial avec une lisibilité de sa production et ses ambitions. Les premiers titres de votre catalogue proposent des textes ou adaptations chinois. La diversité des nouveaux albums a-t-elle été tout de suite comprise et acceptée ? [Signoretti évoque ici les titres hors collection, et sans lien particulier avec la Chine, que les éd. HongFei Cultures publient depuis 2009]

**HFC –** Nos premiers titres hors collection (*Si je grandis...* de Mélusine Thiry, *Une touche de couleurs* de Pauline Kalioujny) conçus par deux auteures-illustratrices françaises, sont parus à l'automne 2009, deux ans après la création de la maison d'édition. Vous avez raison d'y voir un risque d'incompréhension de la part des lecteurs qui connaissent déjà notre catalogue. Toutefois, c'est un risque que nous étions prêts à assumer, car cet élargissement de ligne éditoriale correspond à la personnalité des éditeurs et à un besoin naturel d'épanouissement de la maison d'édition.

Quelques mois après la sortie de ces deux titres, suivis plus récemment d'un troisième (*Salade de fruits* de Samuel Ribeyron), nous n'avons constaté aucun rejet, ni de la part des lecteurs ni de celle des prescripteurs (notamment libraires) au motif d'une incompatibilité ou d'une confusion par rapport à nos titres antérieurs. Nous nous en réjouissons.

Selon notre analyse, il y a plusieurs raisons à cela. D'abord, beaucoup de ceux qui connaissent déjà notre production ont compris que notre proposition éditoriale n'a rien de communautariste, et que nous ne nous posons jamais comme le gardien du temple d'une culture chinoise figée et idéalisée. Comment inviter les lecteurs à partir en voyage entre les cultures,

9 Pour lire l'intégralité de l'interview, rendez-vous sur le site de *Chine des enfants* : http://www.chinedesenfants.org (rubrique « rencontre avec »). Umberto Signoretti est l'un des tous premiers à avoir prêté attention aux éditions HongFei Cultures.

si nous nous enfermions nous-mêmes dans une conception étriquée des cultures ?

Ensuite, beaucoup de lecteurs et de professionnels ne nous connaissaient pas encore en 2009. Ils ont découvert et apprécié la belle facture de nos ouvrages hors collection en même temps que l'existence de la maison d'édition. Ils ont perçu HongFei Cultures comme une maison d'édition qui, en plus de savoir faire de beaux albums, sait parfois les doter d'un contenu culturel chinois.

Si ces constats nous incitent à l'optimisme pour le développement – modeste mais régulier – de la maison d'édition, nous restons vigilants sur le fait que notre proposition reste parfois mal comprise par certains prescripteurs partagés entre la tentation d'y voir un effet de mode ou celle de considérer nos créations comme contestables car non conformes à une image jugée « authentique » et recevable de la Chine.

C'est pourquoi, confiants dans le discernement des lecteurs de plus en plus nombreux à apprécier notre offre d'amitié, nous travaillons à la clarté de notre proposition, et à la faire connaître et comprendre plus généralement. Dans ces circonstances, l'attention et la critique bienveillantes que vous-même manifestez à l'égard de nos publications sont un accompagnement et un encouragement très précieux.

* * *

En septembre 2010, la revue trimestrielle *Planète chinois*, destinée à « tous ceux qui étudient le chinois », recevait HongFei Cultures en interview[10]. Parmi les questions :

**Planète Chinois –** *HongFei Cultures « façonne la rencontre de textes chinois et d'imaginaires français ». Pourquoi est-ce pour vous si important ?*

**HongFei Cultures –** Dans un monde ouvert, nul doute que les occasions de rencontres franco-chinoises vont se multiplier. Or dans la perspective de bien vivre ensemble, il importe de se connaître. Concernant la Chine, les clichés, notamment iconographiques, sont nombreux et empêchent parfois

10 *Planète chinois*, n° 4, éd. Scérén, sept. 2010.

une rencontre véritable. Pour notre part, nous pensons qu'il est possible de faire une expérience sensible d'une Chine actuelle, étonnante et humaniste par une voie originale et encore peu fréquentée des jeunes lecteurs, celle des textes d'auteurs chinois classiques ou contemporains.

En même temps, nous sommes conscients qu'une culture vivante est celle qui s'actualise et se nourrit de la création ; c'est pourquoi nous impliquons des artistes en France dans la mise en forme de ces récits à lire et à regarder. Le jeune lecteur est ainsi invité à découvrir des « textes d'ailleurs » (histoires tendres ou merveilleuses, contes et récits, fables ou poèmes chinois) en mettant ses pas dans ceux d'« illustrateurs d'ici » inspirés par leur rencontre singulière avec le monde chinois. C'est une manière pour le jeune lecteur d'aller vers l'inconnu avec douceur, étonnement et plaisir.

De façon générale, nous souhaitons que l'offre éditoriale de HongFei Cultures suscite l'intérêt du lecteur pour ce qui lui est moins familier, et l'invite à regarder l'inconnu, non pas comme une source de trouble et d'angoisse, mais comme une voie possible vers la beauté et la liberté.

**PC –** *Vous avez fait le choix d'images originales créées par des illustrateurs vivant en France. Irez-vous vers des illustrateurs chinois dans de prochaines publications ?*

**HFC –** Notre choix d'illustrer les textes chinois avec des images originales créées en France découle précisément de ce que nous venons de dire : nous avons le sentiment qu'une rencontre des cultures peut engendrer des formes nouvelles et susciter une confiance en soi pour ceux qui y participent. Bien sûr, d'autres choix impliquant des illustrateurs chinois sont possibles et potentiellement intéressants. Mais ils devraient également résulter d'une intention précise : quelle nature d'image ? Pour quel public ? Avec quels textes ?

Le choix que nous avons fait de travailler avec les illustrateurs en France mobilise nos moyens modestes au service d'une démarche claire et exigeante mais également ouverte : nous avons publié dès l'automne 2009, des ouvrages « hors collection ». Ajoutons enfin que nous comptons parmi nos illustrateurs une artiste chinoise qui, après avoir suivi son cursus aux Beaux Arts de Pékin, est venue compléter sa formation à l'École supérieure

des arts décoratifs de Strasbourg et avec qui nous allons publier à l'automne un troisième livre[11].

Au-delà, élaborer une proposition plus systématique d'ouvrages illustrés par des artistes chinois n'est pas exclu mais implique un travail de conception exigeant si l'on ne veut pas tomber dans la facilité iconographique et les artifices. Et cela suppose d'abord de réunir des conditions favorables.

**PC –** *Vous semblez élargir de plus en plus votre offre éditoriale. Est-ce dans le but d'élargir votre cercle de lecteurs et de prescripteurs (libraires, bibliothécaires, professeurs, etc.) ?*

**HFC –** Ce qui ressemble à un élargissement n'est pas autre chose qu'une construction. HongFei Cultures est une toute jeune maison d'édition qui n'a pas trois ans ; il est donc logique qu'on n'ait pas encore tout vu d'elle et de ses choix ; il est heureux qu'on soit parfois surpris !

Cette ouverture que vous relevez existe. Elle est régulière et réalisée d'une manière très progressive ; elle correspond à un besoin naturel d'épanouissement de notre offre bien plus qu'à une tentative de capter des lecteurs. Nous la réalisons d'ailleurs sur la base d'une ligne éditoriale qui reste claire et à l'approfondissement de laquelle nous travaillons consciencieusement comme en témoignent notamment l'identification conceptuelle et visuelle plus forte de nos nouvelles collections « En quatre mots » (née en avril 2010) et « Prodiges » (à naître en oct. 2010).

Pour poursuivre avec la métaphore de la construction, disons que notre démarche initiale constitue pour HongFei Cultures un socle sur lequel bâtir, et en aucun cas des murs qui enferment.

11 Il s'agit de WANG Yi. Depuis, nous avons publié avec elle deux nouveaux ouvrages, et un sixième paraîtra en octobre 2012.

## HongFei Cultures vue par Véronique Soulé [12]

*La maison d'édition HongFei Cultures existe depuis trois ans, et déjà son catalogue est riche de plus de 20 albums pour les enfants, des livres d'images à la facture soignée et élégante, et portés par une même ligne directrice, l'interculturel, ou plus précisément la rencontre de deux cultures, la culture chinoise ou extrême-orientales et la culture française ou européenne. Des récits, des histoires, signés ou adaptés d'auteurs chinois, classiques pour quelques-uns d'entre eux, et mis en images par des illustrateurs français contemporains qui, pour un certain nombre d'entre eux, sont devenus des fidèles de la maison, tels Mélusine Thiry ou Samuel Ribeyron, entre autres. Des illustrations toujours très colorées, énergiques ou poétiques, et aux techniques variées.*

*De livre en livre, HongFei Cultures affirme son choix de faire découvrir aux jeunes enfants une culture qui n'est pas la leur, par le biais de la fiction, bien sûr, tout en apportant parfois en fin d'ouvrage quelques informations culturelles, mais en évitant tout didactisme, sur la langue chinoise, par exemple, ou encore sur la peinture chinoise, comme c'est le cas dans Les deux paysages de l'empereur, qui vient de paraître. Se constitue ainsi au fil des publications une collection de textes loin de tout folklore ou passéisme, où se croisent contemporain et classique, imaginaire chinois et imaginaire français, une littérature à multiples facettes : histoires facétieuses et cocasses que sont les chengyu, qui s'apparentent à nos fables animalières ; des récits classiques, souvent traduits pour la première fois et qui le sont avec une grande fluidité, dont les héros sont souvent des caractères passionnés ou encore des histoires contemporaines, des histoires de voyage ou de découverte de l'autre….*

12 Véronique Soulé, bibliothécaire spécialisée jeunesse, directrice de Livres au trésor jusqu'à la disparition de ce Centre de ressources sur le livre jeunesse en 2010, anime l'une des rares émissions de radio consacrée à l'actualité culturelle des enfants : « Écoute ! Il y a un éléphant dans le jardin… » sur Aligre FM. Le 3 nov. 2010, elle consacrait son émission à HongFei Cultures. dont elle recevait les deux éditeurs en interview.

# 2

# regard chinois sur…

*Le vrai défi, c'est d'accepter l'idée que si l'autre pense et agit différemment – avec la sagesse de sa culture – il n'a pas forcément tort. C'est reconnaître alors que ce qu'on tient pour absolu et immuable depuis son enfance, ne l'est peut-être pas si sûrement, sans que cela nuise pour autant à la valeur ou à la beauté de cet héritage.*

# L'Empathie

Dès son origine, HongFei Cultures est conçue comme une maison d'édition « interculturelle ».

Ses deux fondateurs, issus de deux cultures différentes, ont été imprégnés de leur culture respectivement française et chinoise, avant de se connaître et de se reconnaître dans un projet commun favorisant la rencontre des cultures.

Pour que des personnes de deux cultures puissent se rencontrer, parler la même langue facilite sans doute les choses, mais cela ne suffit pas. Le vrai défi, c'est d'accepter l'idée que si l'autre pense et agit différemment – avec la sagesse de sa culture – il n'a pas forcément tort et qu'il ne fait pas les choses « contre » l'autre. C'est reconnaître alors que ce qu'on tient pour absolu et immuable depuis son enfance, ne l'est peut-être pas si sûrement, sans que cela nuise pour autant à la valeur ou à la beauté de cet héritage.

« Au départ étranger me sentant mal compris en France, j'ai progressivement réalisé que pour les Français épris d'universalisme, cette reconnaissance de l'*autre* impliquait un effort considérable sur soi, et une profonde confiance en soi. » (C.-L. Yeh)

Les publications de HongFei Cultures sont pour nous un hommage rendu à cet effort et cette confiance.

Ci-dessus, un sceau, cadeau d'une amitié, portant deux caractères signifiant « l'empathie avant tout ».

# L'Hospitalité [1]

La cérémonie d'ouverture des Jeux Olympiques de Pékin, en août 2008, a été l'occasion de recentrer notre regard sur la civilisation chinoise.

Si l'on ne s'est pas contenté des nombreux commentaires mal informés ou biaisés par les idéologies, on a pu effectivement « entendre » le message qu'une nation souhaitait adresser au monde. Ce moment fut d'autant plus précieux que la nation en question, la Chine, a souvent été – et c'est encore vrai aujourd'hui – admirée ou abhorrée en Occident pour de mauvaises raisons.

On a pu entendre, parmi les phrases souvent prononcées par les Chinois autour de l'événement : « **N'éprouve-t-on pas de la joie avec des amis venant de loin ?** » Cette formule est extraite du premier paragraphe du premier chapitre des *Entretiens* de Confucius.

Après avoir consulté quelques traductions françaises de cette phrase chez des auteurs de références et une transcription en chinois moderne de cette formule de Confucius, Chun-Liang Yeh propose la traduction indiquée ci-dessus qui ne trahit pas le sens du texte d'origine.

Et cela parce qu'au-delà de la traduction de cette seule sentence, il convient de la lire dans son contexte littéral formant un ensemble de trois phrases qui se suivent. *Le maître dit :*

> *N'est-ce pas un plaisir d'apprendre, et de mettre sa connaissance en application au moment opportun ?*
>
> *N'éprouve-t-on pas de la joie avec des amis venant de loin ?*
>
> *N'est-ce pas un homme de bien celui qui, incompris des autres, garde son esprit serein ?*

La première phrase parle du rapport à soi : être homme, c'est avoir la faculté d'apprendre et de s'élever dans sa condition humaine. La deuxième phrase parle du rapport aux autres : un être qui arrive de loin, pourvu qu'il partage nos exigences et aspirations, peut parfaitement être notre ami. La troisième phrase propose une synthèse : il ne faut pas être désabusé même si la

rencontre avec l'être partageant nos exigences et aspirations tarde à se concrétiser.

L'un des charmes de l'hospitalité à la chinoise consiste à voir une amitié potentielle en chacun des arrivants.

## L'Hospitalité [2]

La sensibilité universaliste des Chinois s'exprime dans une autre phrase pas moins souvent citée que la précédente : **« Entre les quatre mers, tous les hommes sont [mes] frères. »**

Cette phrase est extraite du chapitre XII des *Entretiens* de Confucius.

Un homme nommé SIMA Niu se lamentait de ne plus se reconnaître dans la conduite dévoyée de ses frères. Il considérait les avoir perdus et se sentait seul au monde.

ZI Xia, l'un des disciples de Confucius, le consola ainsi :

> *... L'homme honorable veille sans cesse sur sa propre conduite ; il est respectueux et civilisé. Entre les quatre mers, tous les hommes sont ses frères. L'homme honorable a-t-il lieu de s'affliger de n'avoir plus de frères ?*

Se perfectionner dans la vertu procure au sujet tout à la fois une promesse et une récompense concrète : un monde peuplé de ses frères.

Ainsi, l'homme offrira et recevra l'hospitalité en toute sérénité.

# L'Expérience

Le mot « expérience » en deux caractères chinois.

Il nous arrive parfois de parler d'une « expérience de lecture ». Mais, qu'entendons-nous précisément par « expérience » ?

Comme le sens des mots est parfois mieux défini « en creux », voyons d'abord ce que n'est pas une expérience.

Dans la plupart des cas, lors d'une lecture, une **évasion** n'est pas une expérience. L'évasion s'apparente ici à une parenthèse qui s'ouvre puis se referme, dans un cours à peine perturbé de la vie. Après la parenthèse, on « reprend une vie normale » et ses habitudes.

Au contraire, on ne sort pas « indemne » d'une **expérience**. À sa suite, on ne regarde plus le monde de la même manière qu'avant. On acquiert une nouvelle façon d'interagir avec le monde, une façon plus riche dans le meilleur des cas.

Une autre manière de définir l'expérience consiste à distinguer et contraster les deux sens du mot. Dans la langue anglaise, ce double sens s'exprime avec deux mots distincts : *experience* et *experiment*. Tandis que l'***experiment*** renvoie à un protocole d'épreuves préalablement établi, éventuellement répété, par lequel on teste une théorie ou collecte de nouveaux objets d'observation, le mot ***experience*** met plutôt l'accent sur une connaissance ou une sagesse qui ne s'obtient pas autrement que par un apprentissage, un vécu.

Avec l'expérience, nous « créons un sens à » notre parcours, plutôt que de le trouver « tout fait ».

L'expérience se vit ainsi comme un processus ouvert qui stimule nos sens et libère notre esprit. Si, au début d'une expérience, le premier pas vers l'inconnu peut inquiéter, ceux qui suivent finissent par élargir nos horizons et nous permettre d'être mieux en phase avec le monde qui nous entoure. C'est dans cette perspective que nous invitons les jeunes lecteurs à une « expérience de lecture » d'une littérature chinoise accessible aux enfants.

# La poésie

Lors du salon du livre « Les belles rencontres », qui s'est tenu au Pouliguen en mai 2009, les organisateurs ont proposé à Chun-Liang Yeh de participer à une table ronde sur le thème de la poésie et plus précisément sur « les spécificités de la création d'ouvrages de poésie et leur réception ».

En présence de plusieurs poètes et éditeurs de poésie français, et devant un auditoire enthousiaste, tous très marqués par une vision formelle du poète, Chun-Liang a répondu, aux questions posées, sur un ton différent en affirmant d'abord que, de son point de vue, la poésie naît d'un besoin naturel du beau et du plaisir.

*Qu'est-ce que c'est, la poésie ?*

La poésie est une expérience esthétique, une expérience plaisante des mots.

*La poésie est-elle la liberté totale ?*

La poésie est régie par des règles de rimes, parfois, et de rythmes, toujours. Elle n'est pas une parole ou une écriture sans règle. Mais le charme de la poésie réside aussi dans la force créatrice des poètes à s'affranchir de ces règles et à nous proposer une expérience de mots inattendue mais ô combien juste au regard de notre vécu.

*La poésie se caractérise-t-elle par un jeu sur le sens des mots ?*

Au-delà du sens, la poésie se définie par un « son rythmé » quand elle est lue, et un « mouvement des traits » lorsqu'elle s'écrit.

En Chine, on écrit et on peint avec le même outil : le pinceau. L'ordonnancement spatial des mots qui composent un poème peut véhiculer un élan et émouvoir un lecteur aussi bien qu'une peinture.

Ainsi, la poésie s'appréciera également dans sa dimension physique.

*Les ouvrages de poésie ne sont-ils pas trop délaissés par le lecteur d'aujourd'hui au profit des livres d'images ?*

Les ouvrages de poésie et les livres d'images ne sont pas antinomiques et donc pas à opposer. L'image peut être un allié de la poésie. La calligraphie chinoise en est un exemple. La couverture d'un ouvrage de poésie, aussi sobrement conçue soit elle, est porteuse d'une esthétique qui prépare le lecteur à entrer dans un monde autre.

*Comment donner du goût au lecteur pour la poésie ?*

En cuisine, pour que le goût d'un homme soit cultivé, il lui faut goûter des mets exquis préparés par des cuisiniers de talent. Il saura alors distinguer ce qui est excellent de ce qui est médiocre.

En littérature et en poésie, il n'en va pas autrement. En mettant à la portée des enfants une belle littérature (comme les Chinois mettent à portée des enfants les poèmes classiques de vingt caractères, avec des niveaux de lecture multiples), nous les préparons à exiger du beau et du plaisir dans leurs lectures à venir.

## Le sens du patrimoine

Avec *La naissance du concept de patrimoine en Chine, XIXe-XXe siècles,* ZHANG Liang a offert aux lecteurs français un ouvrage de référence sur le thème du patrimoine et sa signification profonde pour les Chinois. Architecte et urbaniste, ZHANG Liang aborde ce sujet en appuyant sa démonstration sur des exemples du patrimoine bâti en Chine. Mais la portée de sa réflexion va bien au-delà de ce champ d'investigation.

Ainsi, dès l'introduction, l'auteur dresse une carte conceptuelle d'exploration pour les lecteurs peu familiers avec le monde chinois. Par exemple, il apporte un éclairage nécessaire et efficace sur la pensée chinoise à propos de deux notions majeures lorsqu'on parle de patrimoine :

D'abord, concernant la notion d'**authenticité**, si chère au cœur et à la raison des Français, il souligne chez les Chinois une « opposition entre absence de

préservation matériellement authentique et respect des valeurs spirituelles et morales du passé. » L'authenticité, en Chine, ne passe pas par la préservation à l'identique de réalités matérielles.

Et pour cause : quand il évoque la question de l'**éternité**, l'auteur écrit, dans une formule ô combien éclairante, qu'elle « habite les gens plutôt que les pierres, l'architecte mais non l'architecture. »

Enfin, sur le rapport au passé des Chinois et leur attitude envers le changement, ZHANG Liang cite une phrase-clef tirée de la célèbre *Préface au Pavillon des orchidées* du calligraphe WANG Xizhi (303-361) : « **Nos successeurs nous regarderont comme aujourd'hui nous regardons le passé.** »

De tout cela, nous tirons la leçon selon laquelle c'est en devenant nous-mêmes créateurs de sens et de beauté que nous nous rendons dignes héritiers du riche patrimoine culturel légué par les femmes et les hommes qui nous ont précédés.[13]

13 ZHANG Liang, *La naissance du concept de patrimoine en Chine, XIXe-XXe siècles*, éd. Recherches/Ipraus, coll. Archithèses, 2003.

# 3

# dialogue des cultures

*Les valeurs « universelles » n'ont pas été proclamées dans un vide culturel. Leur essor et leur actualisation parmi les peuples de cultures différentes sont d'autant plus efficients que notre connaissance intime de ces cultures est solide.*

# Voyageur, passeur de clichés ? [1/3] [14]

Récemment, j'ai eu l'occasion de partager la table d'une écrivaine-voyageuse. Pendant le repas, son récit des pays visités épata les convives qui ne pouvaient placer un mot sur les lieux, les coutumes et les parfums qu'elle décrivait parce que, souvent, ils ne les connaissaient pas. Elle nous parla aussi de ce qu'elle vit en Chine. De ce qu'elle vit – une part limitée de cet immense pays – elle fit une généralité, faisant abstraction de ce qu'elle ne vit pas, de ce qui ne lui fut pas immédiatement visible, avec une suffisance déconcertante.

Le monde n'est pas à un paradoxe près : lorsqu'un « voyageur » est tenté de collecter, auprès des populations « exotiques », des scènes qui vérifient ses préjugés, il ne peut qu'enfermer dans encore plus de clichés ceux à qui il rapporte son « témoignage », au lieu de leur faire voir de nouveaux horizons.

La multiplication des contacts – à travers déplacements et internet – ne garantit guère une meilleure compréhension de l'Autre. Car l'origine de cette optique faussée est dans notre regard, dans ce que nous cherchons à voir. Pour les missionnaires européens du 16e siècle, les Chinois formaient un peuple qui n'avait pas eu la chance de connaître la foi chrétienne. Pour les négociants et militaires anglais du 19e siècle et leurs alliés américains et français, les Chinois étaient une proie facile avec des richesses à piller. Pour les Français du 21e siècle, que dire d'un Chinois, des Chinois ?

14 Réflexion en trois épisodes, de Chun-Liang Yeh, publiées sur le blog des éditions HongFei Cultures en avril 2012.

Rien, bien sûr, ne nous oblige à connaître les Chinois ; nous nous posons néanmoins cette question, car à travers le regard que nous portons sur l'Autre, nous pouvons mieux nous connaître.

## L'Universalité et l'existence de l'Autre. [2/3]

Lors de la soirée évoquée dans l'épisode précédent, l'écrivaine-voyageuse en est venue à m'enjoindre de reconnaître les Droits de l'Homme comme une valeur universelle, faute de quoi je serais complice des mesures, critiquées en France, du gouvernement chinois actuel.

Étrange mise en demeure…

Je pense pourtant qu'il est possible de questionner les valeurs universelles, ou plus précisément leur instrumentalisation, indépendamment de l'actualité politique de tel ou tel pays.

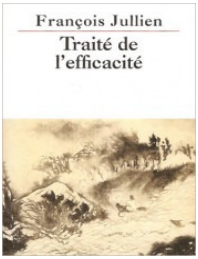
En effet, chez certains défenseurs des droits universels de l'homme, une attitude me paraît particulièrement troublante : il leur arrive d'emprunter le costume de l'évangéliste ou pire, de l'inquisiteur. Pour eux, l'« universalité » est un label qui les dispense de la nécessité de connaître les peuples qu'ils entendent convertir à la lumière et la raison. Ils font ainsi peu de cas des « cultures » rencontrées sur leur passage.

Ces « missionnaires » des temps modernes oublient une chose essentielle : les peuples rencontrés ne sont pas des arriérés et **ont une mémoire et un regard sur les arrivants**. A ce double titre, ils exigent de ces derniers une crédibilité à la hauteur des valeurs proclamées. Or, pour ce qui les concerne, les Chinois ne reconnaîtront probablement pas les Européens comme pleinement crédibles tant que ceux-ci demeureront ignorants d'un passé récent entre l'Europe et la Chine (parce qu'il est fort peu enseigné à l'école ici).

Lors du dîner que j'évoque plus haut, un convive plein de bonne intention m'a expliqué que ce sont les Anglais qui, arrivant en Chine au 19e siècle, ont obligé les Chinois à cesser de se droguer avec l'opium. Mais faut-il rappeler que :

> *[…] les Britanniques, au nom de la liberté du commerce, envoient leur flotte de guerre en juin 1840 pour imposer par la force le droit de vendre (en Chine) la drogue venues des Indes… Il ne s'agit cependant pas que d'une page particulièrement honteuse de l'histoire britannique, mais bien, pour les rapports entre l'Occident et la Chine, d'un tournant historique. Les manuels d'histoire français d'aujourd'hui oublient totalement les guerres de l'Opium, alors que la France a participé très activement à la deuxième…*[15]

## La reconnaissance de l'Autre [3/3]




Mon propos, placé sous le titre « L'Universalité et l'existence de l'Autre », quelques pages plus haut, est simple : les valeurs « universelles » n'ont pas été proclamées dans un vide culturel. Leur essor et leur actualisation parmi les peuples de cultures différentes sont d'autant plus efficients que notre connaissance intime de ces cultures est solide.

Il faut croire que la majorité des défenseurs des valeurs universelles sont sincères, prêts à reconnaître et dialoguer avec les peuples en face, avec leur histoire et leur culture. D'ailleurs, que peuvent-ils entendre d'un Chinois qui ne soit déjà énoncé en Occident, et qui serait plus beau et plus noble que les belles valeurs dont les Droits de l'Homme seraient l'ultime expression ?

Comme tout Chinois qui se respecte, je ne vous dirai jamais que la pensée chinoise est la plus élevée ou la plus profonde, que la civilisation chinoise

15 Extrait de « Opium et canonnières » par Alain Croix et Vincent Joly, in *La soie & le canon, France-Chine 1700-1860*, éd. Gallimard, catalogue de l'exposition éponyme au musée de l'Histoire de Nantes, 2010.

est la plus brillante, que la philosophie chinoise pourrait éclairer le monde entier.

Pour les Occidentaux, les Chinois ont un « défaut » : souvent, ils ne parlent pas, ou pas assez en tout cas. Généralement, ce silence est interprété comme un déficit de pensée libre ou un manque de conviction. En réalité, les Chinois n'expriment leur opinion, n'exposent leur connaissance que lorsqu'ils ont le sentiment que l'Autre est prêt à les entendre.

Lorsqu'il arrive à un Chinois de révéler son point de vue, c'est comme s'il vous invitait à une dégustation de thé : le thé sera aussi bon que vous serez en mesure de l'apprécier. Il est vrai que les Chinois convient relativement peu les Occidentaux à une telle dégustation. Non pas parce qu'ils sont moins hospitaliers que d'autres peuples, mais parce qu'une telle rencontre se concrétise plus difficilement sans le partage d'une même **langue** (française ou chinoise). Difficulté supplémentaire : ce partage passe par une expérience intime de la **trajectoire des mots** et des concepts dans cette langue partagée, c'est-à-dire par des références culturelles que constituent deux mille ans d'histoire, de légendes, d'anecdotes, de joutes philosophiques, de littérature, de poésie, de théâtre, d'art, etc.

Prenons un mot comme exemple pour illustrer ce propos : ce pourrait être 仁 prononcé *rén*, un caractère chinois composé des signes « humain » et « deux ». Bien plus que « ce qui se passe entre deux humains », ce mot suggérant « le meilleur de ce qui se tisse entre deux humains » est devenu le concept clé de l'enseignement de Confucius (V$^{e}$ siècle av. notre ère). En effet, il peut exister beaucoup de rapports différents entre deux humains : le ressentiment, l'aliénation, la haine, la rancune, la jalousie, la tromperie, la complaisance, l'obligation, la confiance, le don, le pardon, l'hospitalité, l'amitié, la loyauté, l'empathie et l'émancipation, etc. Le confucianisme (et non la doctrine de ses usurpateurs) consiste à développer un ensemble d'**outils conceptuels** nous aidant à éviter les pièges dans notre quête des **idéaux du vivre-ensemble**, grâce à la perfection de soi et à la rencontre d'un Autre, singulier, concret et vivant.

Fondamentalement, il s'agit ici de l'expression d'un humanisme basé sur la « reconnaissance de l'Autre ».

Ces mots chinois existent aussi en français (sans quoi je n'aurais pas pu écrire ce billet), mais la différence de civilisation fait que les Européens, héritiers du christianisme, de la Renaissance et des Lumières, n'ont pas choisi de les « activer » d'une manière systémique pour penser la société humaine.

Pour ceux que cela intéresse, je recommande volontiers quatre ouvrages récents. Tous ont le mérite de présenter le plus clairement possible l'humanisme chinois en s'appuyant sur les concepts et catégories de pensée véhiculées par la langue française.

- Cyrille J.-D. Javary, *100 mots pour comprendre les Chinois*, Albin Michel 2008
- François Jullien, *Traité de l'efficacité*, Le Livre de poche 2002
- Lin Yutang, *L'importance de vivre*, première publication en anglais en 1937
- Chenva Tieu, *Manuel de chinoiseries, à l'usage de mes amis cartésiens*, Anne Carrière 2009

## 100 mots pour comprendre les Chinois [16]

Ma rencontre[17] avec Cyrille J.-D. Javary a quelque chose d'un « coup de foudre ». C'était à la Maison de thé de Mademoiselle Li, au Jardin d'Acclimatation de Paris en mai 2008, lors d'une conférence qu'il donna sur la civilisation chinoise et le rapport à la modernité de cette vieille nation.

J'étais le seul Asiatique de l'audience ; le plus exalté aussi, probablement.

16 Cyrille Javary, *100 mots pour comprendre les Chinois*, éd. Albin Michel, 2008
17 C'est Chun-Liang Yeh qui parle.

Cela n'était pas une surprise pour le conférencier expérimenté : beaucoup de Chinois avant moi l'ont déjà félicité, et il y en aura beaucoup qui le feront après.

Paradoxalement, c'est un Chinois qui peut le mieux reconnaître la valeur de l'œuvre et de la pensée de Cyrille Javary, alors que ses écrits sont d'abord lus par un public français désireux de connaître la Chine.

Pour être plus précis, c'est en tant que Chinois vivant en Occident, que je me sens particulièrement concerné par les problématiques développées et éclairées par cet auteur : il me parle des "impensés" culturels comme peu l'ont fait jusqu'ici – tout au moins avec cette intensité intellectuelle et cette simplicité de langage.

Sa connaissance intime de la Chine lui permet de traiter une palette étendue de sujets autour de ce pays : cosmologie, philosophie, sociologie, et quand il en parle, son propos est précis et argumenté, sans approximation.

Son livre *100 mots pour comprendre les Chinois* ne fait pas exception. Cet ouvrage, qui n'est pas un manuel pour apprendre la langue chinoise, pas plus qu'un dictionnaire, peut être lu aussi bien par le lecteur qui n'a pas la moindre connaissance de cette langue, que par celui qui a le chinois comme langue maternelle.

Par son approche *anthropologique*, ce livre nous rappelle une vérité simple : l'apprentissage des mots donne la clef non seulement de la maîtrise d'une langue, mais aussi de la compréhension d'une certaine vision du monde, et ouvre la possibilité de « converser » fraternellement avec les gens qui parlent cette langue.

Quelle serait la finalité de la connaissance d'une langue, si ce n'était celle-là ?

## Ouvrir d'autres possibles dans son esprit [18]

Décentrer le regard, changer le point de vue à partir duquel nous construisons l'image du monde auquel nous appartenons et bâtir autrement une rencontre véritable avec ceux qui partagent cet autre regard (en l'occurrence les Chinois) ; deux livres nous y invitent et sans doute nous y aident. Ces deux ouvrages donnent raison à tous ceux qui croient en un dialogue et une rencontre des cultures, pour un monde meilleur.

### *Manuel de chinoiseries* / identités sans frontière

Des livres sur la Chine contemporaine et sur nos attitudes envers elle, on en trouve de plus en plus régulièrement dans les rayons des librairies. Celui de Chenva Tieu, *Manuel de chinoiseries, à l'usage de mes amis cartésiens,* a la particularité d'aller à l'encontre des idées reçues, sans démagogie.

L'initiative a d'autant plus de mérite que ces idées reçues, souvent cautionnées par des journalistes ou des intellectuels médiatisés, ne manquent pas et sèment malheureusement la confusion dans l'esprit des lecteurs peu familiers de la culture chinoise.

L'ouvrage de Chenva Tieu est riche en exemples des perceptions partagées par beaucoup de Chinois, mais largement ignorées des Occidentaux. Adressant prioritairement son livre à « ses amis cartésiens », l'auteur n'insiste pas beaucoup sur la nécessité d'un regard critique des Chinois sur leurs propres perceptions du monde… Au contraire même, il invite ses lecteurs à chausser une paire de lunettes chinoise pour « regarder d'un point de vue chinois » (pas pour devenir chinois). Ainsi, explique-t-il, non sans humour, *c'est peut-être l'Europe qui donnera finalement quelques* leçons de Chine *à la Chine.* Une manière, pour Chenva Tieu, de mettre à l'aise un lecteur inquiet (on sait combien, actuellement, la Chine peut être un sujet

18 À propos de deux livres : Chenva Tieu, *Manuel de chinoiserie, à l'usage de mes amis cartésiens,* éd. Anne Carrière, 2009 et François Jullien, *Les transformations silencieuses,* éd. Grasset, 2009.

anxiogène). Ou peut-être faut-il voir là une première leçon de « chinoiserie » : ébranler, créer un trouble chez le lecteur ; parce que c'est de là et de là seulement, sur ce sol tout à coup meuble, où le pas devient incertain, où l'expression « les pieds sur terre » tire au grotesque, que le voyageur, dégagé des préjugés du sens commun, se rendra disponible, dans un geste spontané, à ce qui se présentera à lui.

En huit chapitres qui se tiennent ensemble, l'auteur saisit des notions essentielles comme la vérité, le potentiel, etc. pour *expliquer* (et non pas *justifier*) aux lecteurs pourquoi les Chinois pensent et agissent comme ils le font, c'est-à-dire souvent autrement qu'eux.

Un passage du dernier chapitre consacré à « L'harmonie », où est évoqué le sujet sensible des libertés individuelles, illustre bien la confiance que l'auteur place en l'intelligence de ses lecteurs :

*L'intérêt de ces libertés [individuelles] peut être ressenti dans la logique chinoise, de l'intérieur. Vouloir les imposer de l'extérieur, comme une conquête de l'Occident à qui le monde entier devrait dire merci pour leur diffusion, en laissant entendre aux Chinois que leur manière de penser n'est pas valide, c'est avoir une bien piètre image du dialogue entre les civilisations ! Et c'est absolument contre-productif. Alors que si on les respecte, je pense les Chinois à même de retenir le meilleur en l'accommodant à leur système.*

Encore faut-il que rencontre et dialogue ne soient pas empêchés.

Pour prévenir ce risque, Chenva Tieu, arrivé de Chine à Paris à l'âge de douwe ans, ouvre son livre sur une mise en garde toute personnelle, presque intime. Immédiatement après l'introduction, il place un chapitre au titre emblématique – « Frontières » – et dont les mots-clefs sont « murs » et « identités » :

*Je n'aime pas beaucoup les frontières. À leur approche, je sens une certaine angoisse monter en moi* [...]. *Ma crainte profonde est sans doute que, d'un seul coup, toutes les grilles ne se ferment* [...] *et que le monde ne soit plus qu'un ensemble de pays clôturés, repliés sur eux-mêmes, hostiles à leurs voisins. Comme je me sens, depuis mon arrivée en France, partie prenante de deux cultures, celle de la Chine et celle de l'Europe, je crois que j'en*

*veux aux frontières d'être là, comme pour m'imposer silencieusement de choisir. J'ai l'impression qu'elles me reprochent l'ambiguïté qui m'apparaît, à moi, comme une richesse.*[19]

## *Les transformations silencieuses* / L'exploration des écarts

Dans *Les transformations silencieuses,* François Jullien, philosophe et sinologue, invite ses lecteurs à rendre possible une rencontre avec la Chine, sa pensée et les Chinois.

Entre autres choses, l'auteur évoque la question de l'entre deux et celle connexe de l'identité qui taraude singulièrement certains esprits. Et il écrit :

*On a tort, je crois, d'envisager la diversité des cultures sous l'angle de la* ***différence****. Car la différence renvoie à l'identité comme à son contraire et, par suite, à la revendication identitaire – on voit assez combien de faux débats s'ensuivent aujourd'hui. Considérer la diversité des cultures à partir de leurs différences conduit en effet à leur attribuer des traits spécifiques et les referme chacune sur une unité de principe, dont on constate aussitôt combien elle est hasardeuse.* [...].

*C'est pourquoi j'ai préféré, dans mon chantier ouvert entre la Chine et l'Europe, traiter non de différence mais d'****écarts****. Car l'écart promeut un point de vue qui est, non plus d'identification, mais, je dirais, d'exploration : il envisage jusqu'où peuvent se déployer divers possibles* [...].

*Au lieu d'aboutir à une opération de rangement, au sein d'un cadre aux paramètres préétablis, et exécutée bord à bord, comme y conduit la différence, l'écart fait lever une autre perspective, décolle, ou débusque, une nouvelle chance – aventure – à tenter.* [...] *si je suis attentif à de tels écarts, au moindre écart, ce n'est pas pour isoler les cultures l'une de l'autre et les clore en des mondes, mais pour détacher la pensée de ce qu'elle prend pour*

19 Les citations sont extraites de Chenva Tieu, *Manuel de chinoiseries, à l'usage de mes amis cartésiens,* éd. Anne Carrière, 2009.

*de « l'évidence », de part ou d'autre, dont elle n'a même pas idée, et lui procurer des biais pour rompre avec cet enlisement et se redéployer.*

Passant, avec cet outil intellectuel, de la « distinction » à la « distance » et de la « question de l'identité » à « l'espoir d'une fécondité », *l'écart donne à considérer la diversité des cultures ou des pensées comme autant de ressources disponibles, dont peut tirer parti toute intelligence pour s'agrandir et se réinquiéter.*[20]

## L'importance de vivre [21]

Les textes chinois sélectionnés et publiés par HongFei Cultures, sous forme d'albums illustrés, abordent des sujets qui nous concernent tous, et en tirent leur qualité universelle. Mais ils ne le font pas toujours de la façon dont nous sommes habitués ici en France. D'où leur singularité.

Dans un langage simple et savoureux, ces textes nous parlent de la sagesse, de l'amour, et de l'importance de vivre. Et comme pour les Chinois, le trépas fait partie du processus de la vie, il arrive que ces textes abordent aussi l'énigme de la mort, tout en poésie.

Ce rapport particulier au monde et à la vie est une part précieuse et essentielle de la culture chinoise. Même s'il n'est pas aussi visible qu'une peinture chinoise qu'on reconnaît au premier coup d'œil, par la nature de ses traits de pinceau ou de ses couleurs d'encre.

Mais il n'en est pas moins réel et constitue une clé indispensable pour l'approche d'un Chinois et de sa vision du monde.

Voici ce qu'écrivait LIN Yutang (1895-1976), l'un des écrivains et universitaires les plus éclairants de la Chine moderne :

---

20 Les citations sont extraites de François Jullien, *Les transformations silencieuses,* éd. Grasset, 2009.

21 Lin Yutang, *L'importance de vivre*, éd. Philippe Picquier, 2007

*Selon la théorie du flux de la vie, appliquée au système familial, l'immortalité devient presque visible et tangible. Tout grand-père voyant son petit-fils se rendre en classe avec le sac au dos, sent qu'il revit réellement dans l'enfant et, quand il lui prend sa main ou lui pince la joue, il sait que c'est la chair de sa chair et le sang de son sang. Sa propre vie n'est qu'une section de l'arbre familial, ou du grand courant qui ne s'arrête jamais, et c'est pourquoi il est heureux de mourir. Le plus grand souci des parents chinois est de voir, avant leur mort, leurs fils et leurs filles convenablement mariés ; c'est un souci encore plus important que celui du lieu de leur propre tombe, ou du choix d'un bon cercueil. Car ils ne peuvent se représenter le genre de vie que leurs enfants auront tant qu'ils n'auront pas vu de leurs propres yeux leurs femmes et leurs maris, et si les belles-filles et les beaux-fils semblent bien, ils sont prêts « à fermer les yeux sans regrets » sur leur lit de mort.* [22]

22 LIN Yutang, *L'importance de vivre*, Philippe Picquier, 2007, p. 254.

# 4

# des ouvrages- clefs

*Interviews, postfaces, problématiques de lecture approfondies sur le blog : les histoires des albums de HongFei Cultures se déploient encore alors que les enfants sont déjà bercés par de beaux rêves…*

## Les contours d'un inclassable

sur *La Bête et les petits poissons qui se ressemblent beaucoup*

En mars 2011 puis en avril 2012, paraissaient respectivement *La Bête et les petits poissons qui se ressemblent beaucoup* et *Veux-tu devenir Bête ?,* deux recueils de quatre histoires relatant les aventures de la Bête, personnage énigmatique et attachant.

Née à Taiwan dans l'imaginaire d'une jeune auteure Pei-Chun Shih, la Bête s'est trouvée un corps – composite et incomparable – sous le crayon de Géraldine Alibeu et une voix en français par la grâce de la traduction de Chun-Liang Yeh.

Immédiatement repéré par les prescripteurs (enseignants, bibliothécaires, libraires, journalistes), la Bête ne laisse pas indifférents ceux qu'elle croise. Ses aventures, pleine de philosophie sans avoir l'air d'y toucher, invitent les jeunes lecteurs aux questionnements. Sans apporter les réponses, la Bête suggère que l'essentiel est dans l'attachement au plaisir de vivre et dans le désir de partager cet attachement. Le propos est universel et intemporel, marqué par l'humanisme chinois et doté de l'incroyable personnalité que lui donne son auteure.

## La Bête part en voyage…

RENCONTRE avec l'auteure Pei-Chun SHIH

**Le texte de *La Bête et les petits poissons qui se ressemblent beaucoup*, élu meilleure lecture jeunesse de l'année 2007 par l'association de la littérature jeunesse de Taïwan, a désormais sa version française.**

**« La France est l'un des pays que j'ai le plus envie de visiter. Je n'ai pas imaginé que la Bête m'y aurait devancée ! »** Le texte de *La*

*Bête et les petits poissons qui se ressemblent beaucoup* a été recommandé l'année dernière par l'éditrice Yu-Jin Chen à la maison d'édition française HongFei Cultures. Cette dernière a invité l'artiste Géraldine Alibeu à créer des illustrations originales pour la version française, d'une conception totalement différente de celle de Taïwan. J'ai été très émue à l'idée que mon œuvre puisse être traduite dans une langue étrangère et rencontrer des gens d'un autre pays, et j'attendais avec impatience le moment de découvrir la Bête *française*. J'étais très curieuse : à quoi ressemblerait-elle, née d'un texte traduit ?

Concernant la physionomie de la Bête, je n'ai pas tellement d'idée. Si quelqu'un vient me demander : « A quoi ressemble-t-elle ? A-t-elle une queue ? A-t-elle une grande gueule ou une petite bouche ? A quel animal ferait-elle penser ? », c'est certain qu'on me poserait là une colle. J'ai choisi d'écrire une histoire autour de la Bête justement parce que le mot « Bête » [*shou* 獸 en chinois] m'ouvre un espace d'imagination illimité. Elle peut être un quadrupède poilu, tel une fauve, comme elle peut avoir une apparence peu avenante tel un monstre ou un fantôme. Elle peut être mignonne comme elle peut être rustre. Il n'y a pas un visage unique à la Bête comme il n'y a pas de réponse unique aux questions soulevées au fil des épisodes dans ce livre.

Au début de cette année, j'ai reçu la version française de l'ouvrage intitulé *La Bête et les petits poissons qui se ressemblent beaucoup* et j'ai enfin découvert la Bête française. Dans la version taïwanaise, l'illustratrice Meng-Yun Wu a créé une bête toute mignonne, avec la queue d'un renard, le visage d'un ours et les pieds d'un cochon. Son expression est candide, sa robe est précieuse. Sa silhouette me rappelle la Bête du château dans l'histoire de *La Belle et la Bête* qui en réalité est un prince ensorcelé. Quant à la Bête française, il est difficile de dire à quoi elle ressemble. Elle est moitié homme moitié animal. Elle a des sourcils épais et des cheveux. Sur la couverture, elle pose son grand visage sur ses deux bras, les deux yeux sont grands ouverts : elle a l'air de réfléchir à quelque chose. J'ai

l'impression d'être une terrienne qui rencontre un extra-terrestre et mon premier sentiment est : « Elle est vraiment curieuse, étrange ! » Or, il n'y a pas qu'elle qui est étrange. Même les petits poissons bleus du premier épisode n'ont pas la forme habituelle des poissons. Dans le troisième épisode, la créature observée par la Bête est-elle une enfant, un poisson ou une grenouille ? Difficile de répondre si l'on se fie uniquement au dessin sans le texte.

Les choses étranges et inhabituelles suscitent notre curiosité. C'est la raison pour laquelle je me suis laissé séduire doucement par les illustrations de la version française. Je ne sais pas si l'image de la couverture - la Bête pensant le monde avec sérieux – incitera les lecteurs en France à lire le livre, mais pour moi qui connais bien les épisodes, les illustrations m'ont donné envie d'y revenir plusieurs fois, et mon regard s'est attaché à cette Bête grise-beige et a commencé à courir allégrement dans le livre – même si je ne sais pas lire le français.

Les neuf épisodes de la Bête ont été écrits de 2003 à 2004. Leur inspiration me vient de réflexions sur la vie réelle. Par exemple, lorsque tous les poissons, aussi uniques soient-ils, tentent de prouver leur singularité devant la Bête, sont-ils toujours uniques ? Entre une peur visible et une peur imaginaire, laquelle est la plus effrayante ? Entre un vœu qui a une chance

d'être exaucé et un vœu qui n'en a aucune, lequel mérite le plus qu'on le poursuive ? Lorsqu'une belle fleur apparaît, que fait-on pour s'en emparer ou l'apprivoiser ? La Bête est une projection de moi-même. Parfois, elle réfléchit avec moi. Parfois elle parle pour moi dans des situations devant lesquelles je me sentirais impuissante. Prenons l'exemple de l'épisode « La Bête veut partir en voyage ». Dans la vie réelle, il m'arrive de changer d'avis à force de répondre aux questions des gens. Saisie d'une envie simple, je commence à faire une chose pour le plaisir. Puis, à mesure qu'un objectif, une direction et un but se mettent en place, cette envie du début s'évanouit. Je serais allée dans le Sud, aurais escaladé la montagne et vu la mer, pour me rendre compte que je n'avais pas ma place dans ce paysage. La Bête, elle, peut trouver pour moi un paradis sur terre – l'arbre y serait assez grand, les herbes assez tendres, la brise assez douce et surtout, plus aucune question.

Ceci étant dit, toutes ces réflexions ne concernent que moi. Je ne pense pas qu'il faille lire une histoire selon la pensée de l'auteur. Au lieu de se demander ce à quoi l'auteur pouvait bien penser, il vaut peut-être mieux se demander quelle impression on a pour soi après sa propre lecture. J'aime beaucoup lorsqu'un lecteur décèle dans ce texte des thématiques auxquelles je n'ai pas songé. Comme cela est précisé dans ma préface dans la version taïwanaise de *La Bête* : « Il est possible qu'un petit escargot se cache dans

mon histoire. Ou bien encore, des choses toutes petites et toutes légères dont j'ignore moi-même l'existence. » Cette éventualité m'émeut.

Ainsi, comme auteure, j'espère que dans le cœur des lecteurs naîtra une Bête personnelle. En apportant notre réponse aux questions rencontrées dans l'histoire, nous pouvons nous affranchir des réponses existantes et en proposer d'autres. Si les réponses sont aussi différentes que sont nombreux les petits poissons qui donnent le tournis à la Bête, ce sera très amusant !

*Nos meilleurs remerciements à Yu-Jin Chen qui nous a fait connaître la Bête à l'été 2010, et qui a réalisé le présent entretien avec l'auteur, publié le 3 mars 2011 sur son blog dédié à la littérature jeunesse à Taïwan*

En photo, Pei-Chun Shih et Chun-Liang Yeh, traducteur et éditeur de la version française du texte.

## En voyage, la Bête rencontre une illustratrice française...

RENCONTRE avec Géraldine ALIBEU

**Après Pei-Chun Shih (l'auteure), c'est au tour de Géraldine Alibeu (l'illustratrice) de répondre à quelques questions concernant son travail pour le livre *La Bête et les petits poissons qui se ressemblent beaucoup*.**

**« Il y a une retenue dans les mots de Pei-Chun Shih qui me plaît beaucoup, qui montre la confiance qu'elle fait à l'illustrateur et aux lecteurs. »**

**Pouvez-vous nous raconter votre première lecture des épisodes de *La Bête et les petits poissons qui se ressemblent beaucoup*, les impressions et les images qu'elle a fait naître en vous ?**

A la première lecture de « la Bête », j'ai d'abord beaucoup ri, et j'ai été tout de suite sous le charme du personnage et de l'écriture. J'ai aimé la nonchalance avec laquelle la Bête aborde tout évènement, toute rencontre. J'avais tout de suite envie de m'identifier à elle, d'adopter son recul par rapport à ce qu'on attend d'elle, son indépendance d'esprit. Elle n'est ni naïve ni antipathique, mais cherche à agir de manière sincère, tour à tour réfléchie et enthousiaste devant l'inconnu. C'est une personnalité complexe, plus riche que ce qu'on nous propose en général dans les textes dits « pour enfants ».
Ce qui m'a séduite immédiatement aussi, c'est l'étrangeté et l'absurde qui planent au travers des aventures. Cela tient, je crois, au fait que la Bête sort de nulle part, n'a pas de but en général; il lui arrive donc plutôt des « non-aventures », qui nous apprennent à la connaître petit à petit.
Il y a une retenue dans les mots de Pei-Chun Shih qui me plaît beaucoup, qui montre la confiance qu'elle fait à l'illustrateur et aux lecteurs, qui tour à tour vont pouvoir s'approprier l'histoire d'autant mieux qu'il reste des choses à imaginer.

**Comment votre expérience d'illustratrice et votre démarche artistique singulière vous ont-elles conduite à créer le personnage de la Bête et son environnement ?**

Le fait qu'elle soit si peu décrite dans le texte est à la fois intriguant et très malin de la part de l'auteur : j'y ai vu comme une carte blanche à mon imagination. Mais moi aussi, je devais laisser du champ libre aux lecteurs, et ne pas trop « décrire » dans mes illustrations, ne pas ajouter d'éléments superflus qui auraient pu décevoir les lecteurs par rapport au texte. C'est du moins ma vision du travail d'illustration.

Il fallait pourtant bien trouver comment dessiner la Bête, non seulement son apparence mais ses postures, ses expressions, cela a été le gros du travail. Pour moi, il a été évident que la Bête avait quelque chose de

profondément humain qui la sépare du monde animal, et devait se voir au premier coup d'œil. Elle a donc reçu un visage et des mains très rapidement. Puis, la forme de son corps est née petit à petit en dessinant, en constatant dans mes croquis ce que pouvait exprimer telle longueur de pattes ou de torse, telle forme de queue, tel genre d'oreilles ou de sourcils. Les poils discrets qui la recouvrent entièrement, c'est ce qui symbolise pour moi la douceur, l'affection.

**La manière dont les enfants (avec qui vous avez déjà travaillé sur l'ouvrage) se sont appropriés l'univers de la Bête vous a-t-elle étonnée ?**

Effectivement j'ai travaillé avec un groupe d'enfants en particulier, à qui j'ai demandé d'imaginer la Bête, à partir du texte, sans montrer mes propres recherches. Le fait est que leurs Bêtes m'ont parues plus menaçantes que la mienne ! Avec souvent un côté extra-terrestre... Mais souvent aussi, ils sont partis d'une forme humaine, suivant un peu la même idée que moi donc. La Bête n'est peut-être rien d'autre qu'un humain déguisé ?...
Ils ont finalement voté pour le meilleur dessin de la Bête et ont choisi une Bête souriante, très velue, au regard malicieux. Et en maillot de bain... Il me semble qu'ils ont compris que malgré ce titre effrayant, « La Bête » est drôle et fantaisiste.

D'autres enfants, qui ont découvert le livre fini, ont comparé la Bête à un écureuil-chat-limace, ils ont raison je crois. Les enfants ont en général une facilité déconcertante à accepter et adopter tout ce qu'on leur propose, à « y croire » sans difficultés. Ils donnent une explication à toute bizarrerie.
Une remarque est revenue plusieurs fois, à propos de la « fille-grenouille » cette fois : on m'a demandé qui était cette dent... J'avoue que je ne m'y attendais pas, j'avais simplement cherché à dessiner une créature indéfinissable, mais ça ajoute encore un côté surréaliste à l'aventure la plus étrange du recueil.

## Quand les mots vinrent en français dans la tête de la Bête…

RENCONTRE avec Chun-Liang YEH, traducteur du texte et éditeur du livre.

**Après Pei-Chun Shih (l'auteure) et Géraldine Alibeu (l'illustratrice), Chun-Liang Yeh répond à trois questions sur *La Bête.***

**« Avec le texte de Pei-Chun Shih, le plaisir de l'écriture en français, à la fois fidèle et nouvelle par rapport à la composition taiwanaise d'origine a été réellement stimulant. »**

**Comment s'est faite votre découverte du texte de Pei-Chun Shih et qu'est-ce qui vous a convaincu de le rapporter en France, de le traduire et de l'éditer ?**

On peut aussi bien dire que c'est le texte de Pei-Chun Shih qui nous a trouvés, par le biais de son éditrice taïwanaise Mme Yu-Jin Chen. En effet, celle-ci a découvert les éditions HongFei Cultures lors du salon du livre de Taipei en janvier 2010, et leur a consacré un article sur son blog dédié à l'actualité de la littérature jeunesse à Taïwan. Lors de notre première rencontre, Mme Chen m'a offert deux ouvrages dont *La Bête et les petits poissons qui se ressemblent beaucoup* dans sa version taiwanaise.

Je ne me souviens pas qu'elle m'ait suggéré d'envisager de traduire et éditer le texte de Pei-Chun Shih en français. Ce qui se comprend aisément car notre catalogue était composé d'albums uniquement.

Ma première lecture des neuf épisodes de l'ouvrage m'a beaucoup plu, parce que je partage avec l'auteure cet amour d'expressions précises et novatrices au service de la création de situations

riches en potentiel, en l'occurrence la rencontre de la Bête avec des habitants du monde qui lui posent sans cesse des questions. Mais cela ne m'a pas effleuré l'esprit de le regarder comme un projet possible pour HongFei Cultures.

Comme c'est souvent le cas, c'est en discutant avec mon associé Loïc Jacob à mon retour en France et avec l'envie de partager avec le jeune public des histoires qui sortent du commun, que nous avons mieux perçu la place qu'un tel livre pourrait prendre dans notre catalogue qui invite les jeunes lecteurs à s'ouvrir au monde. Lorsque l'illustratrice Géraldine Alibeu a répondu positivement à notre consultation, nous savions que la Bête ferait son bonhomme de chemin jusqu'en France (où elle continuerait de s'attirer des tas de questions).

**Comme l'indique son titre, le texte du livre *La Bête et les petits poissons qui se ressemblent beaucoup* est étonnant à bien des égards. Comme traducteur, comment avez-vous appréhendé et rendu à ce texte proposé pour la première fois en français, son caractère peu commun ?** [23]

Comme traducteur, je dirai volontiers qu'un texte est difficile à traduire lorsqu'il a été mal écrit dans sa langue d'origine. Ce qui n'est pas le cas du texte de *La Bête*. Au contraire.

Le texte de Pei-Chun Shih est parfaitement accessible et attirant pour les enfants, et il s'adresse tout aussi bien aux adultes attachés à la beauté et à la précision de l'expression écrite. C'est là l'un des signes par lesquels nous reconnaissons un bon texte. De surcroît, l'auteure a volontairement créé quelques passages où plusieurs interprétations sont possibles par tout un chacun. Comme ses expressions sont remarquablement maîtrisées en chinois, je n'ai pas eu tellement de difficulté à les restituer en langue française.

J'ai la chance de pratiquer l'écriture aussi bien comme auteur que comme traducteur. Cette expérience m'a permis de percevoir le lien intime entre le

23 Le 14 mai 2011, Chun-Liang Yeh était l'invité d'Aline Pailler sur France Culture, dans « Jusqu'à la lune et retour », émission consacrée à l'actualité culturelle pour les enfants, pour sa très belle traduction de *La Bête et les petits poissons qui se ressemblent beaucoup*.

travail d'un traducteur et celui d'un auteur. Pendant que l'auteur, en exprimant une vérité poétique, « traduit » sa vision du monde en un texte original, le traducteur doit disposer d'une même force de proposition, mise au service de la vision de l'auteur qu'il traduit. Avec le texte de Pei-Chun Shih, le plaisir de cette écriture en français, à la fois fidèle et nouvelle par rapport à la composition d'origine a été réellement stimulant.

**Les éditions HongFei Cultures dont vous êtes l'un des créateurs et éditeurs ont réservé un format singulier à ce titre publié hors collection et illustré par Géraldine Alibeu. Pouvez-vous nous éclairer sur ce choix ?**

Le texte de La Bête est évocateur de situations improbables mais concrètes ; son organisation en épisodes lui procure les qualités de cohérence et de souplesse. C'est à partir de ce constat que nous avons imaginé un format de « texte illustré » pour lui, à la différence du format « album » de nos publications précédentes.

Il s'ensuit que le rôle des images, leur nombre et leur place dans cet ouvrage ont fait l'objet d'une réflexion partagée entre éditeur, illustratrice et graphiste. Nous sommes arrivés assez rapidement à une vision commune, avec une image en double-page consacrée à chacun des quatre épisodes, plus des cabochons non moins essentiels pour l'accompagnement du texte.

A notre sens et avec du recul, il y a deux raisons au bon fonctionnement de ce cadre de création. Premièrement, le texte de Pei-Chun Shih, précis dans l'expression des émotions, est peu contraignant pour la représentation physique des protagonistes. L'illustratrice a pu ainsi rapidement repérer et exploiter l'espace de création qui lui était offert. Deuxièmement, comme illustratrice expérimentée et créative, Géraldine Alibeu a parfaitement joué le jeu en offrant au lecteur ce qui dépasse le pouvoir des mots, c'est-à-dire un univers visuel qui interpelle. Elle a aussi veillé à ne pas donner plus que nécessaire, invitant ainsi le lecteur à accomplir une lecture active – une intention déjà présente chez l'auteure.

## Un air de liberté

Questions posées à l'auteur de *L'Autre Bout du monde,* C.-L. Yeh

**Quel est selon vous le thème central de ce livre ?**

C.L.Yeh : La liberté, et l'amour qui rend libre.

*L'autre bout du monde,* c'est l'histoire d'un petit garçon qui rend visite à sa grand-mère aux petits pieds (bandés) vivant sur une île de pêcheurs à Taïwan, il y a quelques décennies.

La grand-mère n'entre en scène qu'à la cinquième planche, mais c'est elle qui m'a inspiré le récit. Comme reflet de son époque, elle a reçu une éducation rudimentaire à la maison lorsqu'elle était jeune fille, pendant que les garçons allaient à l'école. Mais c'est aussi un personnage sensible et capable d'être touché par le « malheur » des autres. Ainsi, par le réconfort et l'amour qu'elle donnait à sa sœur cadette, elle a aidé cette dernière à s'émanciper. Maintenant que son petit fils Langlang va entrer à l'école pour apprendre à lire et à écrire, elle lui offre un cadeau symbolique (avec la complicité de sa sœur cadette devenue voyageuse) : une paire de baskets.

**Diriez-vous que c'est un récit autobiographique ?**

Cette histoire m'a permis de partager avec les lecteurs certains sentiments qui me sont chers, ceux qu'on éprouve lorsqu'on partage, donne et aime. Et aussi une aspiration à faire l'expérience du monde et à la liberté. Pour la créer, je me suis inspiré de quelques souvenirs de mon enfance passée au bord de la mer. Est-ce qu'on peut conclure pour autant que c'est un récit autobiographique ?

Ce qui m'importe, c'est de rendre la vie intérieure des personnages – leur aspiration, leur motivation, leurs envies, craintes et espoirs, à travers des situations concrètes et savoureuses. Ici, grand-mère a une vie, sa sœur cadette a la sienne, tout comme le garçon Langlang. A travers quelques instants choisis de la vie des personnages, le livre pourra aider les lecteurs à porter un nouveau regard sur leur propre existence. C'est cette création de sens qui m'intéresse, et non la publication de ma vie romancée.

C'est vrai que ma grand-mère avait les pieds bandés, mais je n'ai jamais reçu d'elle des baskets. Lorsque j'ai raconté l'histoire de *L'Autre Bout du monde* à ma mère, elle a beaucoup ri, et dit : « Ah, maintenant tu gagnes ta vie en dessinant le zizi du tigre ! » (idiome taïwanais pour dire « fabuler »).

image : le port de Kaohsiung, Taïwan.

## L'apprentissage du désir [1]

À propos de *Yexian et le soulier d'or*, coll. Contes de Chine, 2011 [24]

En rangeant les documents dans mon bureau j'ai retrouvé des images qu'à une époque je voyais quotidiennement. Ce sont des photos et posters mis sur les murs des chambres que j'ai occupées, autrefois, dans d'autres lieux et parfois dans un autre pays. Ces photos de sites naturels et de monuments me rappellent les personnes qui me les ont offerts : elles m'ont suggéré de poser mon regard sur ces paysages, qui me faisaient rêver. Je pense à ces personnes comme à celles qui ont « parfait » mon éducation ; elles m'ont appris l'art de désirer.

Dans la vie j'ai fait trois apprentissages successivement. Le premier apprentissage a concerné **la connaissance des choses** : le ciel, la terre, la nature, les animaux. Le deuxième apprentissage m'a donné la capacité de **mener des actions**, souvent en mobilisant des hommes et des femmes pour un objectif commun. Le troisième apprentissage, celui du **désir**, me permet de jouir des plaisirs simples à ma portée, sans me laisser piéger par les illusions et les vicissitudes de la réalité.

Bien désirer, cela s'apprend. Et cette belle leçon de la vie est présente dans la philosophie et la littérature comme ailleurs dans les religions. L'héroïne de *Out of Africa* (de Karen Blixen) le dit, par exemple, en une phrase

24 Texte écrit par Chun-Liang Yeh, à propos de la lecture de *Xexian et le soulier d'or*, version chinoise de *Cendrillon* dont les variantes culturelles posent question.

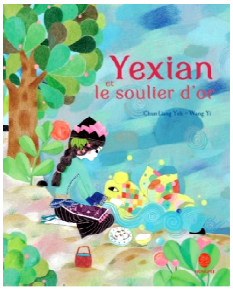
lapidaire : « Si Dieu veut te punir, il exauce tes vœux. » D'évidence, beaucoup de nos « malheurs » viennent non pas du fait des contrariétés extérieures, mais du fait que nous nous trompions sur l'objet de notre désir. Un moine bouddhiste qui sait désirer son bol de riz peut être considéré comme infiniment plus heureux qu'un homme qui a beaucoup mais qui souffre de ce qu'il ne peut avoir.

C'est donc avec gratitude que je pense à ceux qui m'ont aidé à parfaire mon éducation en matière de désir. Grâce à eux, je trouve la bonne compagnie des gens équilibrés et épanouis. Un hôte, un messager, un ange gardien… ils ne sont pas forcément les plus instruits, n'occupent pas toujours les postes les plus convoités, mais ils savent vivre heureux, satisfaits sans être blasés ni frustrés. Que ce soit en France, en Angleterre ou à Taïwan, c'est parmi eux que je me sens chez moi.

## L'apprentissage du désir [2]

À propos de *Yexian et le soulier d'or*, coll. Contes de Chine, 2011.

Pour ouvrir notre nouvelle collection « Contes de Chine », nous avons choisi de présenter l'histoire de Yexian, « Cendrillon chinoise ». Partant du texte de l'auteur DUAN Chengshi qui a vécu au IXe siècle, et qui nous a laissé la plus ancienne version écrite actuellement connue du conte de Cendrillon, nous en proposons une version en langue moderne très respectueuse de l'intention de l'auteur.




Quatrième de couverture : *Yexian, sensible et sage, est tourmentée par sa belle-mère et sa demi-sœur. Elle trouve son réconfort auprès d'un poisson aux yeux d'or. Mais la marâtre tue le poisson et l'enterre au pied d'un arbre.*

*Une Immortelle venue consoler Yexian lui révèle un secret : si l'enfant prend soin du squelette du poisson, celui-ci exaucera chacun de ses souhaits.*

*La magie du poisson permet à Yexian de se parer des plus beaux atours et de se rendre secrètement à une grande fête. Mais sa belle-mère s'y trouve aussi et semble la reconnaître. Dans sa fuite, Yexian perd une de ses magnifiques chaussures. Le soulier d'or, parvenu entre les mains d'un roi, conduira enfin la jeune fille à son bonheur.*

Mon adaptation de ce texte chinois ancien à une lecture moderne, sans qu'en soit altéré ni l'esprit ni la sobriété originels, préserve la précision de la narration des événements (apparition et disparition du poisson magique, révélation de l'Immortelle, pérégrination du soulier d'or) sans ajout artificiel de descriptions sur le tempérament ou la motivation des personnages en action.

Une fois mon texte achevée, j'ai eu le sentiment que dans son récit DUAN Chengshi avait voulu nous inviter à poser le regard sur certains aspects de l'histoire de Yexian en nous épargnant des contingences distrayantes. En fait, ce conte se prête à une lecture en forme de *parabole*. Mais à quelle symbolique avons-nous affaire ici ? Si, par exemple, le poisson et la marâtre peuvent être compris comme des métaphores, de quoi seraient-ils le signifiant ? Et pourquoi la fin du conte chinois diffère-t-elle autant de la version que nous lui connaissons en France ? En apportant quelques éclairages sur ces points, je propose une lecture possible de ce conte, parmi d'autres sans doute envisageables.

Dans ce récit, le lien entre Yexian et le poisson magique, auprès duquel la jeune fille trouve du réconfort dans le malheur de la perte de ses parents et la persécution de sa belle-mère, apparaît comme une **relation de dépendance basée sur le « besoin »**. Yexian a besoin de trouver un équilibre affectif dans une vie qui la malmène tant ; et c'est le soin qu'elle apporte à ce poisson extra-ordinaire qui le lui offre. Est-ce par méchanceté gratuite ou par jalousie que la marâtre tue le poisson et le mange ? Nous ne le savons pas. Beaucoup de suppositions sont possibles, mais toujours est-il qu'elle rompt par cet acte cruel l'équilibre fondé sur la dépendance qui lie la jeune fille et le poisson. Ce faisant, elle oblige Yexian à chercher d'autres

horizons pour s'en sortir. La jeune fille entreprend alors un **apprentissage du « désir »** grâce à la révélation de l'Immortelle. À travers les souhaits qu'elle énonce en priant le squelette du poisson, elle apprend à désirer avec pertinence les objets *appropriés* (la robe et les souliers) et à les utiliser au moment *opportun* (lors de la fête). Mais écouter son désir implique aussi de se laisser porter par le courant des événements ; ainsi en est-il du périple du soulier égaré qui finira par apporter le bonheur à la porte de la jeune femme sous la forme d'un mariage somptueux avec le Roi.

Je suis d'autant plus frappé par l'évidence de cette lecture du conte que nous a transmis DUAN Chengshi que l'épilogue, qui nous paraissait énigmatique auparavant, en constitue finalement une clé tant recherchée. En effet, à la fin de l'histoire, il nous est raconté comment la marâtre et sa fille vont mourir puis que, pendant longtemps, les membres de leur tribu vont venir prier sur leur tombe quand ils désireront la naissance d'une fille dans leur famille. On doit comprendre ainsi que la marâtre a fait quelque chose de « bien » de son vivant, sans quoi son esprit serait incapable d'exaucer le vœu des gens, et surtout pas le vœu si cher d'avoir un enfant. L'œuvre de la marâtre, le « bien » qu'elle a fait, fut d'aider Yexian à passer de l'état d'un *besoin* à celui du *désir*, et donc à avancer dans sa vie. D'ailleurs, plus loin dans l'épilogue, DUAN Chengshi précise aussi que le squelette du poisson magique, entré en possession du Roi, cessa au bout d'un an d'exaucer les vœux de ce dernier. Il me semble qu'on peut bien supposer ici qu'à la différence de Yexian, le Roi qui s'est attribué le squelette n'a pas connu l'adversité ni parfait son éducation en matière de désir. Or, lorsque la quête n'est pondérée par aucun apprentissage du désir, rien dans le monde ne saurait être longtemps magique.

De Chun-Liang YEH, en heureux souvenir d'une conversation avec Loïc à Blois, en oct. 2011

Images extraites de l'album *Yexian et le soulier d'or*, illustré par WANG Yi.

## La médecine du cœur

Postface de *Yin la Jalouse*, coll. Caractère chinois, 2009.

Yin la Jalouse est une traduction en langue moderne d'un texte écrit en chinois classique par SHEN Qifeng au XVIIIe siècle, avec comme titre original « Une peinture astucieuse fait office de bon médecin ».

Sous son aspect subversif et désinvolte, l'histoire peut surprendre plus d'un lecteur français. En réalité, au-delà de sa qualité littéraire, elle se révèle riche d'enseignements sur une tradition humaniste inhérente à la culture chinoise.

La médecine chinoise, par exemple, est révélatrice d'une forme de pensée radicalement différente de la pensée occidentale. Le corps humain y est perçu comme un organisme en interaction avec son milieu. Dans cette perspective, le remède véritablement efficace est celui qui, tenant compte de la nature singulière du patient, le fortifie et le rétablit dans une harmonie avec le monde. Autrement dit, un remède n'aura jamais des effets identiques chez des patients différents. C'est cette sagesse qui qualifie un bon médecin chinois.

L'histoire cocasse de Yin la Jalouse ne saurait se concevoir hors de ce contexte culturel. Bien qu'il ne soit pas médecin, le cousin Huisheng a saisi le principe de cette science et a obtenu avec son art de la peinture la guérison de Yin. Que le défunt Pan se trouve, du même coup, « calomnié » peut paraître troublant à certains lecteurs, mais il est permis de supposer que le talentueux Huisheng trouvera une nouvelle astuce pour le réhabiliter auprès de sa bien-aimée revenue à la vie.

## La fierté et le dévouement

Postface de *Tigre le Dévoué*, coll. Caractères chinois, 2009

Tigre le Dévoué est une traduction en langue moderne d'un texte écrit en chinois classique par SHEN Qifeng au XVIII^e siècle.

Quand on imagine un personnage dévoué, on se le représente en général de caractère effacé plutôt qu'orgueilleux. L'auteur de Tigre le Dévoué prend cette idée reçue à contre-pied en proposant le portrait d'un être dévoué, mais fier. À la fin du texte original, l'auteur nous livre en effet une clef de lecture que l'on pourrait résumer sous forme d'adage : « Le vrai dévouement est celui d'un être fier ; la vraie fierté est celle d'un être dévoué. » Et puisque la tradition chinoise désigne le tigre comme le symbole par excellence du prestige et de la fierté, l'auteur a choisi de dépeindre le vrai dévouement sous les traits d'un noble tigre.

L'histoire met en scène trois personnages principaux : madame Huo, sa fille Xiaoying et le tigre. Si le dévouement de celui-ci envers Xiaoying est manifeste tout au long de l'histoire, sa fidélité envers madame Huo à la fin du récit est tout aussi remarquable. Quant à Xiaoying, sa loyauté envers le vengeur de son père ressort singulièrement au regard de sa délicatesse de jeune fille pure et innocente. Enfin, il convient de souligner que le comportement de madame Huo est d'un certain point de vue digne de respect : sa conscience de gardienne de la famille l'a conduite à faire ce qu'elle pensait être le mieux pour son enfant, comme toutes les mères de tous les temps.

## L'intégrité, notre fidèle serviteur

Postface de *Homme Requin*, coll. Caractères chinois, 2009

Homme-Requin est une traduction en langue moderne d'un texte écrit en chinois classique par SHEN Qifeng au XVIII^e^ siècle, sous le titre original « Homme-Requin le serviteur ».

La Chine a un littoral long de près de quinze mille kilomètres. Les mers et les océans jouent donc un rôle important dans l'histoire et la vie économique du pays. Cependant, les Chinois restant très attachés à leurs racines terriennes, l'évocation de la mer en littérature sort toujours le lecteur de son existence quotidienne pour le transporter dans un monde extra-terrien, extra-territorial et extra-ordinaire. Le mythe d'Homme-Requin s'inscrit dans ce contexte culturel propice au fantastique.

Si la figure captivante d'un pleureur de perles des bords de mer n'est pas étrangère à la poésie chinoise, SHEN Qifeng donne chair et âme à ce personnage mystérieux. Dans le récit, Homme-Requin a certes le pouvoir magique de pleurer des perles, mais il est surtout doté d'un sens profond de l'intégrité le distinguant de l'hypocrisie qui règne trop souvent dans les relations humaines.

Il est remarquable dans cette histoire qu'Homme-Requin ne soit vu et connu que par un seul homme sur terre, Jing, avant de repartir dans les profondeurs de la mer. L'intégrité qui caractérise Homme-Requin ne peut-elle alors se comprendre comme une qualité potentiellement présente en chacun de nous, de celles qui nous servent comme le plus fidèle des serviteurs ?

# en guise de conclusion

Depuis cinq ans, la maison d'édition HongFei Cultures puise sa force dans un environnement riche en rencontres et en défis. Avec sa spécificité interculturelle et sa spécialisation pour la jeunesse, elle tâche de pérenniser son engagement auprès des auteurs, des artistes et des lecteurs à travers l'attachement de ses deux fondateurs à leur fonction première : L'ÉDITION.

Ainsi, en guise de conclusion à ce petit recueil d'articles, nous partageons volontiers la définition du « bon éditeur » telle que nous la donnions dans une interview réalisée un an après la création de la maison d'édition.

Nous espérons, par nos efforts constants, nous en approcher un peu plus chaque jour.

> *Un bon éditeur est celui qui fait tout pour qu'un auteur/illustrateur et un lecteur se rencontrent, pour leur enrichissement mutuel.*
>
> *Un bon éditeur est difficile à satisfaire : par exemple, concernant l'auteur/artiste, il ne se satisfait pas du « bon ». Il exige que celui-ci se surpasse.*
>
> *Un bon éditeur a conscience que l'invention géniale du papier et de l'imprimerie doit être au service d'une création digne d'être imprimée et diffusée.*
>
> *Un bon éditeur se réjouit du bonheur du lecteur qui ignore souvent son existence ou la nature exacte de son activité, car son effort passe (et doit passer) inaperçu.* [25]

25 Extrait de l'interview « Carte blanche à HongFei Cultures », publiée sur le blog La Luciole Masquée, le 25 oct. 2008

# annexe

Présentation des collections de HongFei Cultures

## Collection « Cœur vaillant »

Collection de contes minuscules « tout mignons tout tendres » nés d'une relecture contemporaine de classiques chinois.

Au travers de ces petits livres à lire en images, le très jeune lecteur est sensibilisé au monde extérieur (nature, couleurs, animaux), aux émotions et à son rapport à autrui. En l'occurrence, dans les titres actuellement disponibles, l'accent est mis sur le lien à un membre de la famille proche : la maman, le papa, la grand-mère, le grand-père.

À la fin de chaque album, une double page de supplément didactique est dédiée aux petits (découverte de trois idéogrammes comme des dessins qui font sens) et une autre aux grands lecteurs (comprendre la construction et le fonctionnement d'une famille d'idéogrammes en lien avec la thématique de chacun des albums).

3-6 ans | pages didactiques en supplément | album 20x20 cm, 36 pages couleurs | relié, couverture cartonnée

Titres : *Mûres mûres / Pince-cœur / Cici Hérisson / Plouf la châtaigne.*

## Collection « Belle Île Formosa »

Collection de textes d'auteurs contemporains de Taiwan.

Souvent grands voyageurs, les auteurs publiés dans cette collection livrent, au travers d'histoires tendres, de contes de sagesse ou encore de poésies, un regard singulier sur le monde et les émotions de ses habitants.

La dernière page de certains albums de cette collection donne à découvrir en chinois quelques mots-clés du texte de l'auteur.

dès 6 ans | page découverte d'idéogrammes en supplément | album 25x25 cm, 32/48 pages couleurs | relié, couverture cartonnée

Huit titres dont : *Yllavu / Marée d'amour dans la nuit / Pi, Po, Pierrot / L'Autre bout du monde / Le Cadeau des quatre saisons.*

## Collection « Contes de Chine »

Collection de contes de Chine, adaptés en langue contemporaine, dans le respect du texte et de l'histoire d'origine.

Une page « Culture » supplémentaire permet au jeune lecteur d'en apprendre un peu plus sur le conte qu'il vient de lire.

dès 6 ans | une page « Culture » | album 21,8 x 27,5 cm, 40/48 pages couleurs | relié, couverture cartonnée

Titres : *Yexian et le soulier d'or / L'Auberge des ânes (automne 2012)*

## Collection « En quatre mots »

Depuis des milliers d'années, les Chinois aiment à se raconter des histoires. Ils résument certaines d'entre elles en formules de quatre mots appelées *chengyu*, toujours familières aux Chinois d'aujourd'hui.

La collection En quatre mots présente les histoires qui sont à l'origine de quelques-unes de ces fameuses expressions proverbiales. L'auteur choisi la forme de la fable, familière aux français et réputée en Chine.

Une manière de se familiariser avec une sagesse pratique dont l'humour n'est pas la moindre des qualités.

dès 7 ans | texte calligraphié en suppl. | album 15x28 cm, 36 pages | relié, couverture cartonnée

Titres : *Face au tigre / Mais où est donc le lapin ? / Le Duc aime le Dragon.*

## Collection « Caractère chinois »

Collection de textes classiques de la littérature chinoise mettant en scène des caractères ardents animés par la passion.

Avec cette collection, les jeunes lecteurs sont invités à la découverte de textes classiques méconnus en France et qui proposent d'approcher par la littérature les vérités d'un personnage. Au-delà, ce choix littéraire, plus

exigeant mais parfaitement accessible, offre un autre regard sur l'âme chinoise, sur son tempérament propre comme sur sa part d'universel.

Dans chaque album, une postface culturelle donne les clés d'une compréhension plus subtile des textes proposés.

8-12 ans | pages culture en supplément | album 21x28 cm, 40 pages couleurs | relié, couverture cartonnée.

Titres : *Tigre le Dévoué / Yin la Jalouse / Homme-Requin.*

## Collection « Prodiges »

Prodige : le terme désigne à la fois un phénomène extraordinaire et une personne hors du commun.

La collection Prodiges, au format généreux (26x32 cm), invite les jeunes lecteurs de 8 à 12 ans à découvrir un aspect particulier des arts, des inventions ou, plus généralement, de la culture chinoise, grâce à des récits imaginaires créés autour de personnages historiques éminents, les prodiges.

8-12 ans | pages culture en suppl. | album 26x32 cm, 40 pages | relié, couverture cartonnée, dos en tissu

Titre : *Les Deux Paysages de l'empereur.*

## Hors collection

HongFei Cultures publient certains titres en « hors collection ». Qu'ils soient avec ou sans référence à la culture chinoise, ils témoignent de l'intention de la maison d'édition d'accompagner les artistes dans leur créations originales sur les thèmes humanistes et universels.

Neuf titres dont : *La Bête et les petits poissons qui se ressemblent beaucoup / Dragons de poussière / Petit Poisson veut voler / Salade de fruits / Si je grandis… / Une touche de couleurs*

# remerciements

Nous remercions chaleureusement celles et ceux qui, depuis 2008, nous ont encouragés et donné les moyens ou l'occasion de présenter et défendre les éditions HongFei Cultures et leur catalogue :

Élodie Aimond et Lire et faire lire en Meuse

Michèle Andrieu (Salon régional du Livre pour la Jeunesse de Troyes)

Angélique (Librairie Le Pigionner, Taipei)

Claude Combet (Livres Hebdo)

Sophie Cornu (Institut International Charles Perrault)

Karima Gamgit (Seuil-Volumen)

Catherine Gentile (Festival du livre de jeunesse, Cherbourg-Octeville)

Sophie Harinck (relectrice)

Janine Kotwika (spécialiste de l'illustration et de la littérature jeunesse)

Céline Lavallée et Léa Pradel (Librairie Folies d'encre, Gagny)

Frédérique Manin (Salon Les belles rencontres, Le Pouliguen)

Jean-Pierre Métais (Seuil-Volumen)

Philippe Meyer (Librairie Le Phénix, Paris)

Aline Pailler (France Culture)

Véronique Paris (Festival du livre et de la parole d'enfant, Aubagne)

Brigitte Peltier (Librairie Pippa, Paris)

A. Remeau et M. Bougault (Salon du Livre Jeunesse d'Erdre & Gesvres)

Claude Renucci (Directrice de l'édition du CNDP)

Umberto Signoretti (La Chine des enfants)

Véronique Soulé (Radio Aligre)

Isabelle Terroir (SAN Val Maubuée, Marne-la-Vallée)

Sylvie Vassalo et Nathalie Donikian (SLPJ, Montreuil)

Marie-Line Vitu (Le Journal des activités sociales de l'énergie, CCAS)

Nicolas Xue (Radio France Internationale)

Nous prions celles et ceux, nombreux à nous accompagner depuis le début de notre parcours d'éditeurs, dont le nom n'apparaît pas dans cette liste de bien vouloir nous en excuser et de trouver ici l'expression de notre reconnaissance.

# D'une rive à l'autre

aventure interculturelle des éditions HongFei Cultures

sélection d'articles publiés
sur le blog de la maison d'édition
2008 - 2012

www.hongfei-cultures.com